

CHARLES SPURGEON

Tout par
GRÂCE

TOUT PAR GRÂCE

C. H. Spurgeon



Traduit par *Ressources Bibliques*



Table des matières

Que voulons-nous dire ?	2
Dieu justifie l'impie	3
C'est Dieu qui justifie	7
Juste et justificateur	11
Concernant la délivrance du péché	14
Par la grâce, au moyen de la foi	17
La foi : Qu'est-ce donc ?	19
Comment la foi peut-elle être illustrée ?	21
Pourquoi sommes-nous sauvés par la foi	24
Hélas ! Je ne peux rien faire !	27
La croissance de la foi	30
La régénération et le Saint-Esprit	32
Mon rédempteur est vivant	34
La repentance doit aller avec le pardon	36
Comment la repentance est donnée	38
La crainte de chuter à la fin	41
Affermissement	43
Pourquoi les saints persévèrent	45
Conclusion	47

Tout par grâce

Une parole pressante pour ceux qui cherchent le salut par le Seigneur Jésus-Christ

« Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé. » (Ro 5.20)

À toi

Celui qui a parlé et écrit ce message serait profondément déçu s'il ne conduisait pas beaucoup d'âmes au Seigneur Jésus. Ce petit livre est écrit dans une confiance simple et enfantine en la puissance de Dieu le Saint-Esprit, afin qu'il s'en serve pour la conversion de multitudes, si telle est sa volonté. Sans doute, bien des hommes et des femmes pauvres prendront en main ce petit volume, et le Seigneur les visitera par sa grâce. Pour atteindre ce but, le langage le plus simple a été choisi, et des expressions familières ont été employées. Mais si des personnes riches ou de haut rang venaient à y jeter un regard, le Saint-Esprit peut aussi les toucher ; car ce qui est compréhensible pour les simples n'en est pas moins précieux pour les instruits. Oh ! que quelques-uns lisent ces pages et deviennent de grands gagners d'âmes !

Qui sait combien trouveront ici le chemin de la paix ? Mais la question la plus importante pour toi, cher lecteur, est celle-ci : feras-tu partie de ceux-là ?

Un homme avait placé une fontaine au bord du chemin, et y avait suspendu une coupe à une petite chaîne. Quelque temps après, on lui rapporta qu'un grand critique d'art avait trouvé bien des défauts dans le dessin de cette fontaine. « Mais, dit-il, beaucoup de gens altérés y boivent-ils ? » On lui répondit que des milliers de pauvres — hommes, femmes et enfants — y avaient éteint leur soif. Alors il sourit et dit qu'il se souciait peu des remarques du critique, espérant seulement qu'un jour de grande chaleur, ce même critique remplirait la coupe, boirait, serait rafraîchi et louerait le nom du Seigneur.

Voici ma fontaine, et voici ma coupe : critiquez si vous le voulez, mais buvez de l'eau de la vie. Voilà tout ce qui m'importe. J'aimerais mieux bénir l'âme du plus humble balayeur de rue ou du plus pauvre chiffonnier, que de plaire à un prince du sang sans le gagner à Dieu.

Lecteur, prends-tu cette lecture au sérieux ? Si oui, nous sommes d'accord dès le départ ; car le seul but de ces pages est que tu trouves Christ et le ciel. Oh, que nous puissions chercher cela ensemble ! Pour ma part, je le fais en dédiant ce petit livre dans la prière. Ne veux-tu pas m'accompagner en levant les yeux vers Dieu, et en lui demandant de te bénir pendant que tu lis ? La providence a mis ces pages sur ton chemin ; tu as un peu de temps pour les lire, et le désir de t'y appliquer. Ce sont là de bons signes. Qui sait si l'heure fixée pour ta bénédiction n'est pas venue ? Quoi qu'il en soit, « selon ce que dit le Saint-Esprit : Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs » (Hé 3.7-8).

Que voulons-nous dire ?

J'ai entendu une histoire — je crois qu'elle vient du nord du pays : un pasteur rendit visite à une femme pauvre, dans l'intention de lui venir en aide, car il savait qu'elle était dans la misère. De l'argent à la main, il frappa à sa porte ; mais elle ne répondit pas. Il conclut qu'elle n'était pas chez elle et s'en alla. Peu après, il la rencontra à l'église et lui dit qu'il avait pensé à son besoin : « Je suis passé chez vous et j'ai frappé plusieurs fois, mais comme personne n'a répondu, j'ai supposé que vous étiez absente. » — « À quelle heure êtes-vous venu, monsieur ? » demanda-t-elle. — « Vers midi. » — « Oh, mon Dieu, répondit-elle, je vous ai bien entendu, et je suis si désolée de ne pas avoir répondu ; mais je pensais que c'était le percepteur du loyer. » Bien des femmes pauvres comprennent trop bien ce que cela veut dire.

Eh bien, je désire être entendu ; c'est pourquoi je veux préciser que je ne viens pas réclamer le loyer. En vérité, ce livre n'a pas pour but de vous demander quoi que ce soit, mais de vous annoncer que le salut est entièrement par grâce, c'est-à-dire gratuit, offert sans prix.

Souvent, lorsque nous cherchons à attirer l'attention d'un auditeur, il se dit : « Ah ! on va encore me rappeler mes devoirs. C'est l'homme qui vient réclamer ce que je dois à Dieu, et je sais bien que je n'ai rien pour payer. Je ne suis pas chez moi. » Non, ce livre ne vient pas vous faire des demandes, mais vous apporter un don. Nous ne parlerons pas de loi, de devoirs et de châtements, mais d'amour, de bonté, de pardon, de miséricorde et de vie éternelle. Ne vous comportez donc pas comme si vous n'étiez pas chez vous ; ne fermez pas votre oreille, ni votre cœur. Je ne vous demande rien, ni au nom de Dieu, ni au nom des hommes. Mon intention n'est pas d'exiger quoi que ce soit de vous, mais je viens au nom de Dieu pour vous offrir un don gratuit, que vous recevrez à votre joie présente et éternelle. Ouvrez la porte, et laissez entrer mes supplications. « Venez et plaidons ! Dit l'Éternel » (És 1.18). Le Seigneur lui-même vous invite à une entrevue au sujet de votre bonheur immédiat et éternel ; et s'il le fait, c'est qu'il vous veut du bien.

Ne refusez pas le Seigneur Jésus qui frappe à votre porte, car il frappe de la main même qui fut percée de clous sur la croix pour des gens tels que vous. Puisque son unique but est votre bien, prêtez-lui l'oreille et venez à lui. Écoutez attentivement, et laissez cette bonne parole pénétrer jusqu'à votre âme. Peut-être est-ce l'heure même où vous allez entrer dans cette vie nouvelle qui est le commencement du ciel. « La foi

vient de ce qu'on entend » (Ro 10.17) ; or lire, c'est une manière d'entendre : la foi peut naître en vous pendant que vous lisez ces lignes. Pourquoi pas ? Ô Esprit béni, Esprit de toute grâce, qu'il en soit ainsi !

Dieu justifie l'impie

Ce message est pour vous. Vous en trouverez le texte dans l'Épître aux Romains, au chapitre quatre, verset cinq :

« À celui qui ne fait point d'œuvres, mais qui croit en Celui qui justifie l'impie, sa foi lui est imputée à justice. »

Je vous prie d'être attentif à ces mots : « Celui qui justifie l'impie. » Ils me paraissent vraiment extraordinaires.

N'êtes-vous pas surpris qu'il se trouve dans la Bible une telle expression : « qui justifie l'impie » ? J'ai entendu dire que des hommes, ennemis des doctrines de la croix, accusent Dieu de sauver des méchants et d'accueillir auprès de lui les plus vils des vilains. Voyez comme ce passage assume l'accusation et l'énonce ouvertement ! Par la bouche de son serviteur Paul, sous l'inspiration du Saint-Esprit, Dieu se donne lui-même ce titre : « Celui qui justifie l'impie. » Il déclare justes ceux qui sont injustes, pardonne ceux qui méritent d'être punis, et fait grâce à ceux qui n'ont aucun mérite. Vous pensez, n'est-ce pas, que le salut était pour les bons, que la grâce de Dieu était réservée aux purs et aux saints, exempts de péché ? Il vous est venu à l'esprit que, si vous étiez excellent, Dieu vous récompenserait ; et vous avez conclu que, n'étant pas digne, vous ne pouviez en aucune manière jouir de sa faveur. Vous devez être quelque peu étonné de lire un texte comme celui-ci : « Celui qui justifie l'impie. » Je ne m'étonne pas que vous soyez surpris ; car, tout habitué que je sois à la grande grâce de Dieu, je ne cesse jamais d'en être émerveillé. N'est-ce pas étonnant, en effet, qu'il soit possible à un Dieu saint de justifier un homme impur ? Nous, selon la légalité naturelle de nos cœurs, parlons sans cesse de notre propre bonté et de notre propre dignité, et nous nous obstinons à soutenir qu'il doit bien se trouver en nous quelque chose capable d'attirer l'attention de Dieu. Or Dieu, qui voit au travers de toutes les illusions, sait qu'il n'y a en nous aucune bonté. Il déclare « qu'il n'y a point de juste, pas même un seul ». Il sait que « toutes nos justices sont comme un vêtement souillé » ; c'est pourquoi le Seigneur Jésus n'est pas venu dans le monde pour chercher quelque bonté et justice en l'homme, puis les récompenser ; mais pour les donner à des personnes qui n'en ont aucune. Il vient, non parce que nous sommes justes, mais pour nous justifier : il justifie l'impie.

Quand un avocat entre au tribunal, s'il est honnête, il désire plaider la cause d'un innocent et le justifier devant la cour des charges faussement portées contre lui. Ce devrait être le but de l'avocat : justifier l'innocent, non tenter de couvrir le coupable. Il n'appartient pas à l'homme, et il n'est pas au pouvoir de l'homme, de justifier véritablement le coupable. Ce miracle est réservé au Seigneur seul. Dieu, Souverain infiniment juste, sait « qu'il n'y a point d'homme juste sur la terre qui fasse le bien et ne pèche point » ; et ainsi, dans l'infinie souveraineté de sa nature divine et la splendeur de son

ineffable amour, il entreprend non tant de justifier le juste que de justifier l'impie. Dieu a conçu des voies et des moyens par lesquels l'impie peut se tenir justement accepté devant lui : il a établi un système par lequel, avec une parfaite justice, il peut traiter le coupable comme s'il avait été toute sa vie sans offense, oui, le traiter comme s'il était entièrement sans péché. Il justifie l'impie.

Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. C'est chose des plus surprenantes — chose qui doit émerveiller surtout ceux qui en jouissent. Je sais que, pour moi, c'est encore aujourd'hui la plus grande des merveilles que j'aie jamais entendue : que Dieu ait jamais pu me justifier. Je me sens, à part son amour tout-puissant, n'être qu'un bloc d'indignité, une masse de corruption, un amas de péché. Je sais avec une pleine assurance que je suis justifié par la foi en Jésus-Christ, et traité comme si j'avais été parfaitement juste, fait héritier de Dieu et cohéritier de Christ ; et pourtant, par nature, je dois prendre rang parmi les plus pécheurs. Moi qui suis totalement indigne, je suis traité comme si j'avais été digne. Je suis aimé autant que si j'avais toujours été pieux, alors qu'autrefois j'étais impie. Qui pourrait ne pas s'en étonner ? La gratitude pour une telle faveur se revêt de robes d'étonnement.

Or, si cela est très surprenant, remarquez combien cela rend l'Évangile accessible à vous et à moi. Si Dieu justifie l'impie, alors, cher ami, il peut vous justifier. N'est-ce pas précisément le genre de personne que vous êtes ? Si, à cet instant, vous n'êtes pas converti, cela vous décrit fort bien : vous avez vécu sans Dieu, vous avez été le contraire d'un homme pieux ; en un mot, vous avez été — et êtes — impie. Peut-être n'êtes-vous même pas allé dans un lieu de culte le dimanche, mais avez méprisé le jour, la maison et la Parole de Dieu — ce qui prouve votre impiété. Plus triste encore : il se peut que vous ayez essayé de douter de l'existence de Dieu et que vous ayez même déclaré le faire. Vous avez vécu sur cette belle terre, pleine des traces de la présence de Dieu, et, tout ce temps, vous avez fermé les yeux sur les évidences claires de sa puissance et de sa divinité. Vous avez vécu comme s'il n'y avait pas de Dieu. En vérité, vous auriez été bien aise de vous démontrer à vous-même, avec certitude, qu'il n'y avait aucun Dieu. Il se peut que vous ayez vécu ainsi de longues années, si bien que vous êtes désormais bien fixé dans vos voies, et Dieu n'est dans aucune d'elles. Si l'on vous étiquetait : « Impie », cela vous conviendrait aussi bien que si l'on étiquetait la mer : « eau salée ». N'est-ce pas ?

Peut-être êtes-vous d'un autre genre : vous avez régulièrement observé toutes les formes extérieures de la religion, et pourtant votre cœur n'y a jamais pris part ; vous avez été, en réalité, impie. Tout en vous joignant au peuple de Dieu, vous n'avez jamais rencontré Dieu vous-même ; vous avez été dans la chorale et, cependant, vous n'avez pas loué le Seigneur de cœur. Vous avez vécu sans amour pour Dieu, ni égard pour ses commandements. Eh bien, vous êtes exactement l'homme à qui cet Évangile est destiné — cet Évangile qui dit que Dieu justifie l'impie. C'est très merveilleux, mais, pour votre bonheur, cela vous concerne. Cela vous convient à merveille, n'est-ce pas ? Que ne l'acceptez-vous ! Si vous êtes sensé, vous verrez la grâce remarquable de Dieu qui pourvoit pour des gens tels que vous, et vous vous direz : « Justifier l'impie ! Pourquoi ne serais-je pas justifié, et justifié tout de suite ? »

Remarquez encore qu'il doit en être ainsi — que le salut de Dieu est pour ceux qui ne le méritent pas et n'y sont nullement préparés. Il est raisonnable que cette affirmation se trouve dans la Bible ; car, cher ami, nul autre n'a besoin d'être justifié que celui qui n'a point sa propre justification. Si l'un de mes lecteurs est parfaitement juste, il n'a pas besoin d'être justifié. Vous pensez accomplir votre devoir si bien que vous mettez presque le ciel en dette envers vous. Que feriez-vous d'un Sauveur, ou de la miséricorde ? À quoi bon la justification ? Mon livre vous ennuiera déjà, car il n'aura pour vous aucun intérêt.

Si l'un de vous se donne de telles airs d'orgueil, écoutez-moi un moment. Vous serez perdus, aussi sûrement que vous vivez. Vous, justes de vous-mêmes, dont la justice est de votre propre façon, êtes des trompeurs ou trompés ; car l'Écriture ne peut mentir, et elle dit clairement : « Il n'y a point de juste, pas même un seul. » En tout cas, je n'ai point d'Évangile à prêcher aux justes à leurs propres yeux, pas une parole. Jésus-Christ lui-même n'est pas venu appeler des justes, et je ne ferai pas ce qu'il n'a pas fait. Si je vous appelais, vous ne viendriez pas ; je ne vous appellerai donc pas sous ce caractère. Non, je vous invite plutôt à contempler votre prétendue justice jusqu'à ce que vous voyiez quelle illusion elle est. Elle n'est pas plus consistante qu'une toile d'araignée. Rompez-en ! Fuyez-la ! Oh, croyez que les seules personnes qui ont besoin d'être justifiées sont celles qui ne sont pas justes en elles-mêmes ! Il faut que quelque chose soit fait pour elles afin de les déclarer justes devant le tribunal de Dieu. Soyez-en sûr, le Seigneur ne fait que ce qui est nécessaire. La sagesse infinie n'entreprend jamais l'inutile. Jésus n'entreprend rien de superflu. Justifier celui qui est juste n'est pas œuvre pour Dieu — ce serait l'ouvrage d'un insensé ; mais justifier celui qui est injuste — voilà l'œuvre de l'amour et de la miséricorde infinies. Justifier l'impie — c'est un miracle digne de Dieu. Et certes, il en est ainsi.

Considérez. S'il existait quelque part un médecin ayant découvert des remèdes sûrs et précieux, à qui serait-il envoyé ? À ceux qui sont en parfaite santé ? Je ne le pense pas. Placez-le dans un district où personne n'est malade, il sentira qu'il n'est pas à sa place : il n'a rien à faire. « Les bien portants n'ont pas besoin de médecin, mais les malades. » N'est-il pas tout aussi clair que les grands remèdes de la grâce et de la rédemption sont pour les malades de l'âme ? Ils ne sauraient être pour les bien portants, puisque ceux-ci n'en ont nul usage. Si, cher ami, vous vous sentez malade spirituellement, le Médecin est venu dans le monde pour vous. Si vous êtes entièrement perdu à cause de votre péché, vous êtes précisément la personne visée par le plan du salut. Je dis que le Seigneur d'amour avait des gens comme vous en vue lorsqu'il a ordonné l'économie de la grâce. Supposons qu'un homme généreux résolve de remettre toutes les dettes des personnes qui lui sont redevables ; cela ne s'applique évidemment qu'à ceux qui sont réellement ses débiteurs. L'un lui doit mille livres, un autre cinquante ; chacun n'a qu'à recevoir quittance, et la dette est effacée. Mais le plus généreux des hommes ne peut remettre les dettes de ceux qui ne lui doivent rien. Il est hors du pouvoir même de l'Omnipotence de pardonner là où il n'y a pas de péché. Le pardon ne peut donc être pour vous qui n'avez pas de péché ; il doit être pour les coupables. Pardonner à des gens qui n'ont jamais offensé serait absurde.

Pensez-vous devoir être perdu parce que vous êtes pécheur ? C'est la raison même pour

laquelle vous pouvez être sauvé. Parce que vous vous avouez pécheur, je voudrais vous encourager à croire que la grâce est ordonnée pour des gens tels que vous. L'un de nos hymnistes a même osé dire :

« Un pécheur est une chose sacrée ;
Le Saint-Esprit l'a faite ainsi. »

Il est bien vrai que Jésus cherche et sauve ce qui est perdu. Il est mort et a fait une expiation réelle pour de vrais pécheurs. Lorsque les hommes ne jouent pas avec les mots, ne s'appellent pas « misérables pécheurs » par simple politesse, je me réjouis de les rencontrer. Je serais heureux de parler toute la nuit avec des pécheurs authentiques. L'auberge de la miséricorde ne ferme jamais sa porte à de tels hôtes, ni semaine ni dimanche. Notre Seigneur Jésus n'est pas mort pour des péchés imaginaires, mais son sang a coulé pour effacer des taches écarlates profondes, qu'aucune autre chose ne peut enlever.

Celui qui est un pécheur noir — voilà l'homme que Jésus-Christ est venu blanchir. Un prédicateur de l'Évangile prêcha un jour sur : « Déjà la cognée est mise à la racine des arbres » ; il prononça un tel sermon qu'un de ses auditeurs lui dit : « On aurait pensé que vous vous adressiez à des criminels. Votre sermon eût mieux convenu à la prison. » — « Oh non, répondit le bon homme ; si je prêchais en prison, je ne prendrais pas ce texte : là, je prêcherais : "Cette parole est certaine et entièrement digne d'être reçue, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs." » Tout à fait. La loi est pour les justes à leurs propres yeux, afin d'abaisser leur orgueil ; l'Évangile est pour les perdus, afin de lever leur désespoir.

Si vous n'êtes pas perdu, que feriez-vous d'un Sauveur ? Le berger ira-t-il après ceux qui ne se sont pas égarés ? Pourquoi la femme balayerait-elle sa maison pour trouver des pièces qui n'ont jamais quitté sa bourse ? Non : le remède est pour le malade ; la vivification pour le mort ; le pardon pour le coupable ; la libération pour les captifs ; l'ouverture des yeux pour les aveugles. Comment expliquer le Sauveur, sa mort sur la croix, et l'Évangile du pardon, si ce n'est en supposant que les hommes sont coupables et dignes de condamnation ? Le pécheur est la raison d'être de l'Évangile. Vous, mon ami, à qui cette parole arrive maintenant — si vous êtes indigne, mal digne, digne de l'enfer — vous êtes l'homme pour qui l'Évangile est ordonné, arrangé et proclamé. Dieu justifie l'impie.

Je voudrais rendre cela très clair. J'espère l'avoir déjà fait ; mais, si limpide que cela soit, Dieu seul peut le faire voir à l'homme. À un homme réveillé, il semble d'abord incroyable que le salut soit réellement pour lui, en tant qu'être perdu et coupable. Il imagine qu'il doit être pour lui en tant qu'homme pénitent, oubliant que sa pénitence fait partie de son salut. « Oh, dit-il, il faut que je sois ceci et cela » — ce qui est vrai, car il le sera comme résultat du salut ; mais le salut l'atteint avant qu'il n'ait aucun des résultats du salut ; il l'atteint, en fait, alors qu'il ne mérite que cette pauvre, misérable, vile, abominable description : « impie ». Voilà tout ce qu'il est lorsque l'Évangile de Dieu vient le justifier.

Permettez-moi donc d'exhorter quiconque n'a en lui aucun bien — qui craint même

de n'avoir pas un bon sentiment, rien qui puisse le recommander à Dieu — à croire fermement que notre Dieu de grâce est capable et disposé à le recevoir sans la moindre recommandation, et à lui pardonner spontanément, non parce qu'il est bon, mais parce que Dieu est bon. Ne fait-il pas luire son soleil sur les méchants comme sur les bons ? Ne donne-t-il pas des saisons fécondes, n'envoie-t-il pas la pluie et le soleil en leur temps sur les nations les plus impies ? Oui, même Sodome eut son soleil, et Gomorrhe sa rosée. Ô ami, la grande grâce de Dieu dépasse ma conception et la vôtre ; pensez-en dignement ! Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant les pensées de Dieu sont au-dessus des nôtres. Il pardonne abondamment. Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs : le pardon est pour les coupables.

N'essayez pas de vous maquiller, de vous arranger pour paraître autre que vous n'êtes ; mais venez tel que vous êtes à Celui qui justifie l'impie. Il y a quelque temps, un grand artiste avait peint des membres de la municipalité de sa ville, et, pour l'histoire, voulait inclure dans son tableau certains personnages bien connus. Un balayeur de passage, mal peigné, en haillons, crasseux, était connu de tous, et il y avait, dans la composition, une place pour lui. L'artiste dit à ce personnage rugueux et dépenaillé : « Je vous paierai bien si vous venez à mon atelier pour que je fasse votre portrait. » Il se présenta le matin, mais on le renvoya promptement : il s'était lavé, peigné, et avait mis un habit respectable. On le voulait comme mendiant, non autrement. De même, l'Évangile vous reçoit dans ses salles si vous venez comme pécheur, sinon non. N'attendez pas la réforme : venez tout de suite pour le salut. Dieu justifie l'impie, et cela vous prend là où vous êtes : cela vous rencontre à votre pire état.

Venez en négligé ; je veux dire : venez à votre Père céleste avec tout votre péché et votre péché intérieur. Venez à Jésus tels que vous êtes : lépreux, souillés, nus, inaptes à vivre, inaptes à mourir. Venez, vous qui êtes les balayures de la création ; venez, quand bien même vous n'oseriez espérer autre chose que la mort. Venez, même si le désespoir couve sur vous, pesant sur votre poitrine comme un horrible cauchemar. Venez et demandez au Seigneur de justifier un autre impie. Pourquoi ne le ferait-il pas ? Venez, car cette grande miséricorde de Dieu est destinée à des gens tels que vous. Je le dis dans le langage même du texte — et je ne puis le dire plus fortement : le Seigneur Dieu se donne lui-même ce titre plein de grâce : « Celui qui justifie l'impie. » Il déclare justes, et fait traiter comme justes, ceux qui, par nature, sont impies. N'est-ce pas là une merveilleuse parole pour vous ? Lecteur, ne tardez pas avant d'avoir bien considéré cette chose.

C'est Dieu qui justifie

« Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui justifie ! » (Ro 8.33).

C'est une chose merveilleuse que d'être justifié, c'est-à-dire déclaré juste. Si nous n'avions jamais transgressé les lois de Dieu, nous n'en aurions pas eu besoin, car nous aurions été justes par nous-mêmes. Celui qui, toute sa vie, a fait ce qu'il devait faire et n'a jamais fait ce qu'il ne devait pas faire, est justifié par la loi. Mais vous, cher lecteur, n'êtes pas de cette sorte — j'en suis certain. Vous avez trop d'honnêteté pour prétendre être sans

péché, et c'est pourquoi vous avez besoin d'être justifié.

Or, si vous vous justifiez vous-même, vous ne ferez que vous tromper. Ne tentez donc pas cette folie. Cela n'en vaut jamais la peine.

Si vous demandez à vos semblables de vous justifier, que peuvent-ils faire ? Vous pouvez en amener quelques-uns à parler en bien de vous pour un petit service rendu, tandis que d'autres vous calomnieront pour encore moins. Leur jugement n'a guère de valeur.

Notre texte dit : « C'est Dieu qui justifie », et cela est autrement important. C'est un fait étonnant, et que nous devons considérer avec soin. Venez et voyez.

Tout d'abord, nul autre que Dieu n'aurait jamais songé à justifier des coupables. Ils ont vécu dans une rébellion ouverte, ont fait le mal des deux mains, sont allés de mal en pis, sont revenus au péché même après en avoir souffert les conséquences, et ont ainsi, pour un temps, été forcés de le quitter. Ils ont violé la loi et foulé l'Évangile aux pieds. Ils ont refusé les appels à la miséricorde et persisté dans leur impiété. Comment pourraient-ils être pardonnés et justifiés ? Leurs semblables, désespérant d'eux, disent : « Ce sont des cas perdus. » Même les chrétiens les regardent plus avec tristesse qu'avec espérance. Mais il n'en est pas ainsi de leur Dieu. Lui, dans la splendeur de sa grâce élective, ayant choisi certains d'entre eux avant la fondation du monde, ne se reposera pas qu'il ne les ait justifiés et rendus agréables dans le Bien-aimé. N'est-il pas écrit : « Ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés » ? Vous voyez donc qu'il y en a que le Seigneur résout de justifier : pourquoi ne serions-nous pas, vous et moi, du nombre ?

Nul autre que Dieu n'aurait jamais songé à me justifier, moi. Je suis une merveille pour moi-même. Je ne doute pas que la grâce se voit aussi magnifiquement chez d'autres. Regardez Saul de Tarse, écumant de rage contre les serviteurs de Dieu : tel un loup affamé, il déchirait à droite et à gauche les agneaux et les brebis ; et pourtant, Dieu le renversa sur le chemin de Damas, changea son cœur, et le justifia si pleinement que, bientôt, cet homme devint le plus grand prédicateur de la justification par la foi qui ait jamais existé. Il dut souvent s'émerveiller d'être justifié par la foi en Jésus-Christ, lui qui jadis défendait ardemment le salut par les œuvres de la loi. Nul autre que Dieu n'aurait jamais songé à justifier un homme tel que Saul le persécuteur ; mais le Seigneur est glorieux en grâce.

Mais, même si quelqu'un avait eu l'idée de justifier l'impie, nul autre que Dieu n'aurait pu le faire. Il est absolument impossible à quiconque de pardonner des offenses qui n'ont pas été commises contre lui. Quelqu'un vous a gravement blessé : vous pouvez lui pardonner, et je l'espère bien ; mais nul tiers ne peut lui pardonner sans vous. Si le tort est fait à vous, le pardon doit venir de vous. Si nous avons péché contre Dieu, c'est à Dieu qu'il appartient de pardonner, car le péché est contre lui. C'est pourquoi David dit dans le Psaume 51 : « J'ai péché contre toi, contre toi seul, et j'ai fait ce qui est mal à tes yeux » ; car Dieu, contre qui l'offense est commise, peut l'effacer. Ce que nous devons à Dieu, notre grand Créateur peut le remettre, s'il lui plaît ; et s'il le remet,

c'est remis. Nul autre que le grand Dieu, contre qui nous avons péché, ne peut effacer ce péché ; allons donc à lui et cherchons miséricorde entre ses mains. Ne nous laissons pas égarer par ceux qui voudraient que nous nous confessions à eux : ils n'ont aucun mandat de la Parole de Dieu pour leurs prétentions. Et même s'ils étaient autorisés à prononcer l'absolution au nom de Dieu, il serait encore préférable d'aller nous-mêmes au grand Seigneur par Jésus-Christ, le Médiateur, pour chercher et trouver le pardon auprès de lui ; car c'est là la voie certaine. La religion par procuration comporte trop de risque : mieux vaut vous occuper vous-même des affaires de votre âme et ne les confier à nul homme.

Seul Dieu peut justifier l'impie ; mais il peut le faire à la perfection. Il jette nos péchés derrière son dos, il les efface ; il dit que, même si l'on les cherche, on ne les trouvera plus. Sans autre raison que sa propre bonté infinie, il a préparé un glorieux moyen par lequel il peut rendre des péchés écarlates plus blancs que la neige, et éloigner de nous nos transgressions aussi loin que l'orient est de l'occident. Il dit : « Je ne me souviendrai plus de vos péchés. » Il va jusqu'à « en finir avec le péché ». L'un d'autrefois s'écria, stupéfait : « Quel Dieu est semblable à toi, qui pardones l'iniquité, qui oublies les péchés du reste de ton héritage ? Il ne garde pas sa colère à toujours, car il prend plaisir à la miséricorde » (Mi 7.18).

Nous ne parlons pas ici de justice, ni des traitements de Dieu selon le mérite des hommes. Si vous prétendez traiter avec le Seigneur juste sur le terrain de la loi, la colère éternelle vous menace, car c'est ce que vous méritez. Béni soit son nom, il ne nous a pas traités selon nos péchés ; il nous traite maintenant selon la grâce libre et la compassion infinie, et il dit : « Je te recevrai favorablement, et je t'aimerai de bon cœur. » Croyez-le, car il est absolument vrai que le grand Dieu est capable de traiter les coupables avec une miséricorde surabondante ; oui, il est capable de traiter les impies comme s'ils avaient toujours été pieux. Lisez attentivement la parabole du fils prodigue, et voyez comment le père pardonnant accueillit le vagabond repentant avec autant d'amour que s'il n'était jamais parti ni souillé parmi les prostituées. Il le porta à un tel degré que le fils aîné s'en plaignit ; mais le père ne retira jamais son amour. Ô mon frère, si coupable que tu sois, si seulement tu reviens à ton Dieu et Père, il te traitera comme si tu n'avais jamais péché ! Il te considérera comme juste, et agira envers toi en conséquence. Qu'en dis-tu ?

Voyez-vous — car je veux rendre cela bien clair — quelle chose splendide c'est : comme nul autre que Dieu n'aurait songé à justifier l'impie, et nul autre que Dieu n'aurait pu le faire, cependant le Seigneur peut le faire ! Voyez comme l'apôtre lance le défi : « Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui justifie. » Si Dieu a justifié un homme, c'est bien fait, c'est justement fait, c'est éternellement fait. J'ai lu dans une revue, pleine de venin contre l'Évangile et ceux qui le prêchent, qu'on nous accuse de tenir quelque théorie selon laquelle le péché pourrait être ôté de l'homme. Nous n'avons point de théorie, nous publions un fait. Le fait le plus grand sous le ciel est celui-ci : que Christ, par son sang précieux, efface réellement le péché, et que Dieu, à cause de Christ, traitant avec les hommes sur le terrain de la miséricorde divine, pardonne les coupables et les justifie, non selon ce qu'il voit en eux, ni selon ce qu'il prévoit qu'ils deviendront, mais selon les richesses de sa miséricorde, qui résident dans son propre cœur. Voilà ce que nous avons prêché, ce que nous prêchons, et ce que nous prêcherons tant que nous vivrons. « C'est

Dieu qui justifie » — qui justifie l'impie : il n'a pas honte de le faire, et nous n'avons pas honte de le proclamer.

Il est hors de question de remettre en cause la justification qui vient de Dieu. Si le Juge m'acquitte, qui me condamnera ? Si le plus haut tribunal de l'univers me déclare juste, qui portera une accusation contre moi ? La justification de Dieu est une réponse suffisante pour une conscience éveillée. Par elle, le Saint-Esprit répand la paix sur tout notre être, et nous n'avons plus peur. Avec cette justification, nous pouvons répondre à tous les rugissements et aux blasphèmes de Satan et des hommes impies. Avec elle, nous pourrions mourir ; avec elle, nous ressusciterons avec assurance et affronterons le grand jugement dernier.

Debout, hardi, je me tiendrai en ce grand jour,
Car qui pourra m'accuser ?
Puisque mon Seigneur m'a absous,
Du poids terrible du péché, je suis délivré.

Ami, le Seigneur peut effacer tous tes péchés. Je ne parle pas à l'aveuglette en disant cela. « Tout péché et tout blasphème seront pardonnés aux hommes. » Quand bien même vous seriez plongé jusqu'au cou dans le crime, il peut d'un mot ôter la souillure et dire : « Je le veux, sois pur. » Le Seigneur est un grand pardonneur.

« Je crois au pardon des péchés. » Et toi ?

Il peut, même à cette heure, prononcer la sentence : « Tes péchés te sont pardonnés ; va en paix » ; et, s'il le fait, aucune puissance du ciel, de la terre ou de dessous la terre, ne pourra vous mettre en suspicion, encore moins sous la colère. Ne doutez pas de la puissance de l'amour tout-puissant. Vous ne pourriez pas pardonner à votre semblable s'il vous avait offensé comme vous avez offensé Dieu ; mais ne mesurez pas Dieu à votre aune : ses pensées et ses voies sont aussi hautes au-dessus des vôtres que les cieux sont élevés au-dessus de la terre.

« Eh bien, direz-vous, ce serait un grand miracle si le Seigneur me pardonnait. » Justement. Ce serait un miracle suprême, et c'est pourquoi il est porté à le faire ; car il accomplit « de grandes choses et insondables, que nous n'attendions pas ».

Moi-même, j'ai été frappé d'une horrible conscience de ma culpabilité, qui rendait ma vie misérable ; mais lorsque j'entendis ce commandement : « Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre ! Car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre » (És 45.22), je me tournai vers lui, et en un instant, le Seigneur me justifia. Jésus-Christ, fait péché pour moi, voilà ce que j'ai vu — et cette vision m'a donné le repos. Quand ceux qui avaient été mordus par les serpents brûlants dans le désert regardaient le serpent d'airain, ils étaient guéris aussitôt ; ainsi en fut-il pour moi lorsque je regardai au Sauveur crucifié. Le Saint-Esprit, qui m'a donné de croire, m'a aussi donné la paix par la foi. Je me sentis aussi sûr d'être pardonné que je m'étais auparavant senti sûr d'être condamné. J'avais été certain de ma condamnation parce que la Parole de Dieu la déclarait, et que ma conscience y consentait ; mais quand le Seigneur m'a justifié, j'en fus également certain, par les mêmes témoins. La Parole du

Seigneur dit : « Celui qui croit en lui n'est pas condamné » (Jn 3.18), et ma conscience atteste que j'ai cru, et que Dieu, en me pardonnant, est juste. Ainsi, j'ai le témoignage du Saint-Esprit et celui de ma propre conscience, et ces deux témoignages concordent. Oh, que je voudrais que mon lecteur reçût, lui aussi, le témoignage de Dieu à ce sujet ; il aurait bientôt en lui-même ce même témoignage !

J'ose dire qu'un pécheur justifié par Dieu est plus solidement établi qu'un homme juste justifié par ses œuvres, s'il en existait un. Nous ne pourrions jamais être certains d'avoir fait assez d'œuvres ; notre conscience serait toujours inquiète, craignant d'avoir manqué, et nous ne pourrions nous appuyer que sur le verdict tremblant d'un jugement faillible. Mais lorsque Dieu lui-même justifie, et que le Saint-Esprit en rend témoignage en nous donnant la paix avec Dieu, alors nous sentons que la chose est sûre et réglée, et nous entrons dans le repos. Nulle langue ne peut dire la profondeur du calme qui descend sur l'âme ayant reçu la paix de Dieu, cette paix qui surpasse toute intelligence.

Juste et justificateur

Nous avons vu l'impie justifié, et nous avons considéré cette grande vérité : seul Dieu peut justifier un homme. Allons maintenant un pas plus loin et posons la question — comment un Dieu juste peut-il justifier des coupables ? Nous trouvons une réponse complète dans les paroles de Paul, en Romains 3.21–26 :

« Mais maintenant, sans la loi est manifestée la justice de Dieu, à laquelle rendent témoignage la loi et les prophètes, justice de Dieu par la foi en Jésus-Christ pour tous ceux qui croient. Il n'y a point de distinction. Car tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu ; et ils sont gratuitement justifiés par sa grâce, par le moyen de la rédemption qui est en Jésus-Christ. C'est lui que Dieu a destiné, par son sang, à être, pour ceux qui croiraient, victime propitiatoire, afin de montrer sa justice, parce qu'il avait laissé impunis les péchés commis auparavant, au temps de sa patience, afin, dis-je, de montrer sa justice dans le temps présent, de manière à être juste tout en justifiant celui qui a la foi en Jésus »

Permettez-moi de vous raconter une expérience personnelle. Lorsque j'étais sous la main du Saint-Esprit, convaincu de péché, j'eus un sentiment net et perçant de la justice de Dieu. Le péché, quoi qu'il pût être pour d'autres, devint pour moi un fardeau insupportable. Ce n'était pas tant l'enfer que je craignais, mais le péché lui-même. Je me savais si horriblement coupable que je sentais que, si Dieu ne me punissait pas, il aurait tort de ne pas le faire. Je sentais que le Juge de toute la terre devait condamner un péché tel que le mien. Je me plaçai moi-même sur le siège du jugement, et je me condamnai à périr ; car je confessai que, si j'avais été Dieu, je n'aurais pu faire autrement que d'envoyer une créature aussi coupable que moi au plus profond de l'enfer. En même temps, j'étais profondément préoccupé par l'honneur du nom de Dieu et l'intégrité de son gouvernement moral. Je sentais que ma conscience ne serait pas satisfaite si je pouvais être pardonné injustement. Le péché que j'avais commis devait être puni. Mais la question demeurait : comment Dieu pourrait-il être juste et, en même temps, justifier un homme aussi coupable ? Je me demandais : « Comment peut-il être juste

tout en justifiant ? » Je fus tourmenté par cette question, sans y voir de réponse. Je n'aurais jamais pu inventer une explication capable de satisfaire ma conscience.

La doctrine de l'expiation est, à mes yeux, l'une des preuves les plus certaines de l'inspiration divine des Saintes Écritures. Qui aurait jamais pu concevoir qu'un Souverain juste mourrait pour un rebelle injuste ? Ce n'est pas là une fable de mythologie humaine ni un rêve d'imagination poétique. Cette méthode d'expiation n'est connue parmi les hommes que parce qu'elle est un fait ; la fiction n'aurait pu la créer. Dieu lui-même l'a ordonnée : elle ne pouvait venir que de lui.

J'avais entendu, depuis mon enfance, parler du salut par le sacrifice de Jésus ; mais, au plus profond de moi, je n'en savais pas plus que si j'étais né dans une tribu païenne. La lumière existait, mais j'étais aveugle ; il fallait nécessairement que le Seigneur lui-même me rende la chose claire. Ce fut pour moi comme une révélation nouvelle, fraîche, comme si je n'avais jamais lu dans l'Écriture que Jésus fut établi propitiation pour les péchés afin que Dieu fût juste. Je crois qu'il en est ainsi pour tout enfant de Dieu : cette vérité doit lui être révélée personnellement lorsqu'il la comprend pour la première fois — cette glorieuse doctrine de la substitution du Seigneur Jésus.

Je compris que le salut était possible par le sacrifice d'un substitut, et que, dès l'origine des choses, Dieu avait prévu et établi un moyen pour cela. Je vis que celui qui est le Fils de Dieu, égal et éternel avec le Père, avait été constitué Chef d'alliance d'un peuple choisi, afin de souffrir pour lui et de le sauver. Puisque notre chute, au commencement, n'était pas une chute personnelle — car nous avons chuté en notre représentant, le premier Adam — il devenait possible pour nous d'être relevés par un second représentant : celui qui s'est offert comme second Adam pour son peuple. Je vis qu'avant même d'avoir péché personnellement, j'étais déjà déchu par le péché de mon premier père ; et je me réjouis qu'il fût donc, en droit, possible pour moi de me relever par un autre chef et représentant. La chute en Adam laissait une issue : un autre Adam pouvait défaire la ruine opérée par le premier.

Quand j'étais troublé sur la possibilité pour un Dieu juste de me pardonner, je compris par la foi que le Fils de Dieu s'était fait homme, et qu'en sa propre personne bénie, il avait porté mon péché en son corps sur le bois. Je vis que « le châtiment qui me donne la paix est tombé sur lui », et que « par ses meurtrissures j'ai été guéri » (És 53.5). Cher ami, avez-vous jamais vu cela ? Avez-vous compris comment Dieu peut être pleinement juste, sans atténuer la peine ni émousser le tranchant de l'épée, et être pourtant infiniment miséricordieux, justifiant l'impie qui se tourne vers lui ? C'est parce que le Fils de Dieu, infiniment glorieux, entreprit de défendre la loi en subissant lui-même la sentence due à ma place, que Dieu peut passer sur mon péché. La loi de Dieu fut plus magnifiée par la mort du Christ qu'elle ne l'aurait été si tous les transgresseurs avaient été jetés en enfer. Que le Fils de Dieu souffre pour le péché fut une affirmation plus éclatante du gouvernement divin que si toute la race humaine avait été punie.

Jésus a porté la peine de mort pour nous. Voyez la merveille ! Le voici, suspendu à la croix ! C'est la plus grande vision que vous puissiez contempler. Fils de Dieu et Fils de l'homme, le voilà qui souffre des douleurs inexprimables, le juste pour les in-

justes, afin de nous amener à Dieu. Ô gloire de ce spectacle ! L'innocent puni ! Le Saint condamné ! Le Béni fait malédiction ! L'infiniment glorieux mis à mort honteusement ! Plus je contemple les souffrances du Fils de Dieu, plus je suis certain qu'elles répondent à mon cas. Pourquoi a-t-il souffert, sinon pour détourner de nous la peine ? S'il l'a détournée par sa mort, elle est détournée, et ceux qui croient en lui n'ont rien à craindre. Ainsi, puisque l'expiation est faite, Dieu peut pardonner sans ébranler les fondements de son trône, ni effacer en rien les exigences de la loi. La conscience trouve là sa réponse. La colère de Dieu contre l'iniquité — quelle qu'elle soit — doit être d'une horreur inconcevable. Moïse disait bien : « Qui connaît la force de ta colère ? » (Ps 90.11). Mais lorsque nous entendons le Seigneur de gloire crier : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27.46), et que nous le voyons rendre l'esprit, nous sentons que la justice de Dieu a été pleinement satisfaite par une obéissance parfaite et une mort terrible, offerte par une personne divine. Si Dieu lui-même s'incline devant sa propre loi, que reste-t-il à faire ? L'expiation contient plus de mérite qu'il n'y a de démerite dans tout le péché humain.

Le grand abîme du sacrifice d'amour de Jésus peut engloutir toutes les montagnes de nos fautes. Pour l'amour de ce bien infini accompli par un seul représentant, le Seigneur peut bien regarder avec faveur d'autres hommes, quelque indignes qu'ils soient. Quel miracle des miracles que le Seigneur Jésus-Christ se soit tenu à notre place et ait :

Porté, afin que nous ne portions jamais,
La juste colère du Père.

Mais il l'a fait. « Tout est accompli. » Dieu épargne le pécheur parce qu'il n'a pas épargné son Fils. Dieu peut passer sur vos transgressions parce qu'il les a placées sur son Fils unique il y a près de deux mille ans. Si vous croyez en Jésus — voilà le point crucial — vos péchés ont été emportés par celui qui fut le bouc émissaire de son peuple.

Que signifie croire en lui ? Ce n'est pas seulement dire : « Il est Dieu et Sauveur », mais lui faire confiance pleinement, entièrement, et le recevoir comme tout votre salut, dès maintenant et pour toujours — votre Seigneur, votre Maître, votre Tout. Si vous acceptez Jésus, sachez qu'il vous a déjà accepté. Si vous croyez en lui, je vous le dis, vous ne pouvez aller en enfer : ce serait rendre le sacrifice du Christ inutile. Il ne se peut qu'un sacrifice soit accepté et que l'âme pour laquelle il a été offert périsse ensuite. Si l'âme croyante pouvait être condamnée, à quoi bon le sacrifice ? Si Jésus est mort à ma place, pourquoi mourrais-je encore ? Tout croyant peut affirmer que le sacrifice a été accompli pour lui : par la foi, il a posé sa main sur lui et s'en est emparé ; il peut donc être certain qu'il ne périra jamais. Le Seigneur n'accepterait pas cette offrande en notre faveur pour ensuite nous condamner. Le Seigneur ne pourrait lire notre pardon écrit du sang de son propre Fils et nous frapper ensuite. Ce serait impossible. Oh ! que Dieu vous accorde maintenant la grâce de détourner vos regards vers Jésus, et de commencer au commencement — à Jésus, la source même de la miséricorde pour l'homme coupable !

« Il justifie l'impie. » « C'est Dieu qui justifie », voilà pourquoi, et pour cette seule raison, la chose peut se faire — et elle se fait par le sacrifice expiatoire de son Fils divin. Ainsi, elle est faite justement, si justement que nul ne la contestera jamais ; si complètement que, dans le dernier grand jour où le ciel et la terre passeront, personne

ne pourra en nier la validité. « Qui est celui qui condamne ? C'est Christ qui est mort. Qui accusera les élus de Dieu ? C'est Dieu qui justifie. »

Maintenant, pauvre âme, viendrez-vous dans cette barque de salut, telle que vous êtes ? Voici la sécurité hors du naufrage ! Acceptez cette délivrance assurée. « Je n'ai rien avec moi », dites-vous. On ne vous demande rien. Ceux qui s'échappent pour sauver leur vie laissent même leurs vêtements derrière eux. Sautez, tel que vous êtes.

Je vous dirai ceci de moi-même pour vous encourager : mon unique espérance pour le ciel repose sur l'expiation parfaite accomplie à la croix du Calvaire pour les impies. Sur cela, je m'appuie fermement. Je n'ai pas l'ombre d'une autre espérance. Vous êtes dans la même condition que moi : ni vous ni moi n'avons rien en nous qui puisse servir de fondement à notre confiance. Joignons nos mains et tenons-nous ensemble au pied de la croix, confiant nos âmes, une fois pour toutes, à celui qui a versé son sang pour les coupables. Nous serons sauvés par un même Sauveur. Si vous périssez en vous confiant en lui, je devrai périr aussi. Que puis-je dire de plus pour prouver la confiance absolue que j'ai en l'Évangile que je vous annonce ?

Concernant la délivrance du péché

Je voudrais ici dire simplement un mot à ceux qui comprennent le principe de la justification par la foi en Jésus-Christ, mais dont le grand trouble est qu'ils n'arrivent pas à cesser de pécher. Nous ne pouvons être heureux, paisibles ni spirituellement en santé tant que nous ne sommes pas saints. Il faut être délivrés du péché ; mais comment cette délivrance peut-elle s'opérer ? C'est là la question de vie ou de mort pour beaucoup. La vieille nature est très forte, et plusieurs ont essayé de la dompter, de la discipliner ; mais elle ne se laisse pas soumettre, et ils découvrent qu'en dépit de leurs efforts sincères, ils deviennent pires encore qu'auparavant. Le cœur est si dur, la volonté si obstinée, les passions si furieuses, les pensées si fugitives, l'imagination si indomptable, les désirs si sauvages, que l'homme se sent comme une caverne remplie de bêtes féroces qui le dévoreront plutôt que d'être gouvernées par lui. Nous pouvons dire de notre nature déchue ce que le Seigneur dit à Job au sujet du Léviathan : « Le joueras-tu comme avec un oiseau ? L'attacheras-tu pour tes servantes ? » (Job 41.5). Un homme pourrait aussi bien espérer retenir le vent du nord dans le creux de sa main que d'espérer maîtriser par sa propre force ces puissances impétueuses qui habitent en sa nature déchue. C'est là une œuvre plus grande que tous les travaux fabuleux d'Hercule : ici, Dieu seul est nécessaire.

« Je pourrais croire que Jésus pardonne le péché, dit quelqu'un, mais mon trouble est que je retombe sans cesse, et que je sens en moi de terribles penchants au mal. Aussi sûrement qu'une pierre lancée en l'air retombe aussitôt, de même, quoique soulevé vers le ciel par une prédication fervente, je retombe dans mon état insensible. Hélas ! je suis aisément séduit par le regard ensorcelant du péché, et comme sous un charme, je ne puis échapper à ma folie. »

Cher ami, le salut serait une œuvre bien incomplète s'il ne touchait pas cet aspect de notre ruine. Nous voulons être purifiés autant que pardonnés. La justification sans

la sanctification ne serait pas un salut du tout. Ce serait déclarer le lépreux pur, tout en le laissant mourir de sa maladie ; ce serait pardonner la rébellion, tout en laissant le rebelle demeurer ennemi du roi. Ce serait ôter les conséquences, tout en laissant subsister la cause — tâche infinie et vaine. Ce serait interrompre le cours du ruisseau pour un moment, tout en laissant ouverte la source d'impureté, qui finirait par jaillir avec plus de force encore. Rappelons-nous que le Seigneur Jésus est venu ôter le péché de trois manières : il est venu ôter la peine du péché, la puissance du péché, et enfin la présence du péché. Dès maintenant, vous pouvez atteindre la seconde : la puissance du péché peut être brisée immédiatement ; et vous serez alors sur la voie de la troisième — la suppression de sa présence. « Nous savons qu'il a paru pour ôter les péchés » (1 Jn 3.5).

L'ange dit de notre Seigneur : « Tu lui donneras le nom de Jésus ; c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés » (Mt 1.21). Jésus-Christ est venu pour détruire en nous les œuvres du diable. Ce qui fut dit à sa naissance fut aussi proclamé à sa mort ; car, lorsque le soldat perça son côté, il en sortit aussitôt du sang et de l'eau, symbolisant la double guérison par laquelle nous sommes délivrés à la fois de la culpabilité et de la souillure du péché.

Mais si vous êtes troublé par la puissance du péché et par les penchants mauvais de votre nature, ce qui est bien compréhensible, voici une promesse pour vous. Ayez foi en elle, car elle se trouve dans cette alliance de grâce ordonnée et sûre en toutes choses. Dieu, qui ne peut mentir, a dit (Éz 36.26) : « Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. »

Remarquez : tout est « je ferai », « je donnerai », « j'ôterai ». C'est le langage royal du Roi des rois, qui peut tout ce qu'il veut. Aucune de ses paroles ne tombera à terre.

Le Seigneur sait très bien que vous ne pouvez changer votre propre cœur ni purifier votre nature, mais il sait aussi qu'il peut faire l'un et l'autre. Il peut faire que l'Éthiopien change sa peau et le léopard ses taches. Écoutez cela et soyez étonné : il peut vous créer une seconde fois, il peut vous faire naître de nouveau. C'est un miracle de la grâce, mais le Saint-Esprit l'accomplira. Ce serait déjà un prodige extraordinaire qu'un homme, debout au pied des chutes du Niagara, prononce une parole qui fasse remonter la rivière à contre-courant et franchir la cataracte à rebours — mais ce serait encore peu de chose comparé à ce qui se passe quand Dieu renverse le cours de votre nature ! Rien n'est impossible à Dieu. Il peut inverser la direction de vos désirs et le courant de votre vie, et au lieu de descendre loin de Dieu, faire que tout votre être tende avec force vers Dieu. Voilà ce que le Seigneur a promis à tous ceux qui sont dans l'alliance ; et l'Écriture nous apprend que tous les croyants sont dans cette alliance. Relisons encore : « Je leur donnerai un même cœur, et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de leur corps le cœur de pierre, et je leur donnerai un cœur de chair » (Éz 11.19).

Quelle merveilleuse promesse ! Et elle est « oui et amen » en Jésus-Christ, pour la gloire de Dieu. Saisissons-la, acceptons-la pour vraie, et appliquons-la à nous-mêmes. Alors elle s'accomplira en nous, et dans les années à venir nous chanterons la gloire de ce changement merveilleux que la grâce souveraine de Dieu aura opéré en nous.

Il est bon de noter que lorsque le Seigneur ôte le cœur de pierre, l'acte est accompli une fois pour toutes ; et quand cela est fait, aucune puissance connue ne peut retirer le cœur nouveau qu'il donne, ni l'esprit droit qu'il met en nous. « Car Dieu ne se repent pas de ses dons et de son appel » (Ro 11.29) — c'est-à-dire sans changement de sa part. Il ne retire pas ce qu'il a donné. Qu'il vous renouvelle, et vous serez réellement renouvelé. Les réformations humaines s'arrêtent vite — le chien retourne à son vomi — mais quand Dieu place un cœur nouveau en quelqu'un, ce cœur y demeure pour toujours, et jamais il ne se changera de nouveau en pierre. Celui qui l'a fait chair le gardera tel. Là est notre joie et notre consolation éternelles dans le royaume de sa grâce.

Pour exprimer la chose simplement : avez-vous déjà entendu l'illustration de Rowland Hill au sujet du chat et de la truie ? Je la redirai à ma façon, pour illustrer les paroles de Jésus : « Il faut que vous naissiez de nouveau » (Jn 3.7). Voyez ce chat : quelle créature propre ! Comme elle se lave soigneusement avec sa langue et ses pattes ! C'est charmant à regarder. Avez-vous jamais vu une truie faire cela ? Non, jamais. C'est contre sa nature. Elle préfère se vautrer dans la boue. Allez apprendre à une truie à se laver — vous verrez quel piètre résultat ! Vous pouvez la forcer à être lavée, mais aussitôt elle retourne à la fange, aussi sale qu'avant. Le seul moyen d'obtenir qu'une truie se lave, ce serait de la transformer en chat ; alors, elle se lavera et sera propre, mais pas avant ! Supposons cette transformation accomplie : ce qui était impossible devient facile, et la bête autrefois impure serait désormais digne de votre salon.

Ainsi en est-il de l'homme impie : vous ne pouvez le contraindre à faire ce qu'un homme régénéré fait naturellement ; vous pouvez lui enseigner, lui montrer l'exemple, mais il ne peut apprendre l'art de la sainteté, car il n'en a point le goût : sa nature l'entraîne ailleurs. Quand le Seigneur en fait un homme nouveau, tout change d'aspect. Le changement est si grand qu'un converti disait un jour : « Ou bien tout le monde est changé, ou bien c'est moi. » La nouvelle nature suit le bien aussi naturellement que l'ancienne courait vers le mal. Quelle bénédiction de recevoir une telle nature ! Et seul le Saint-Esprit peut la donner.

Vous êtes-vous jamais arrêté à penser quelle chose merveilleuse c'est pour le Seigneur que de donner un cœur nouveau et un esprit droit à un homme ? Vous avez peut-être vu un homard qui, après un combat, a perdu une pince, et à qui une nouvelle a repoussé. C'est remarquable, certes ; mais combien plus extraordinaire est le fait qu'un homme reçoive un cœur nouveau ! Voilà un miracle qui dépasse les forces de la nature. Voyez un arbre : si vous en coupez une branche, une autre peut repousser ; mais pouvez-vous changer la nature de l'arbre ? Pouvez-vous adoucir une sève amère ? Faire que l'épine porte des figes ? Non. Vous pouvez greffer quelque chose de meilleur — et c'est là l'image que la nature nous offre de l'œuvre de la grâce — mais changer la sève elle-même serait un vrai miracle. Et pourtant, c'est ce miracle que Dieu opère en tout homme qui croit en Jésus.

Si vous vous abandonnez à son action divine, le Seigneur changera votre nature : il subjuguera l'ancienne et y soufflera une vie nouvelle. Placez votre confiance en Jésus-Christ, et il ôtera de votre chair le cœur de pierre, et vous donnera un cœur de chair.

Là où tout était dur, tout deviendra tendre ; là où tout était vicieux, tout deviendra vertueux ; là où tout descendait, tout s'élèvera avec force. Le lion de la colère cédera la place à l'agneau de la douceur ; le corbeau de l'impureté fuira devant la colombe de la pureté ; le serpent de la tromperie sera écrasé sous le talon de la vérité.

J'ai vu de mes yeux des transformations morales et spirituelles si merveilleuses que je ne désespère de personne. Je pourrais — si c'était convenable — nommer d'anciennes femmes impures devenues chastes comme la neige, d'anciens blasphémateurs devenus des exemples de piété fervente. Les voleurs sont devenus honnêtes, les ivrognes sobres, les menteurs véridiques, les moqueurs zélés. Partout où la grâce de Dieu a touché un homme, elle l'a formé à renoncer à l'impiété et aux convoitises du monde, et à vivre dans la sobriété, la justice et la piété dans le siècle présent (Tit 2.11-12). Cher lecteur, elle fera de même pour vous.

« Je ne peux pas opérer un tel changement », dit quelqu'un. Qui a dit que vous le pouviez ? L'Écriture que nous avons citée ne parle pas de ce que l'homme fera, mais de ce que Dieu fera. C'est la promesse de Dieu — c'est à lui de l'accomplir. Croyez qu'il le fera pour vous, et cela sera fait.

« Mais comment cela se fera-t-il ? » Ce n'est pas votre affaire. Le Seigneur doit-il expliquer ses méthodes avant que vous croyiez ? L'œuvre du Seigneur ici est un grand mystère : c'est le Saint-Esprit qui l'accomplit. Celui qui a fait la promesse a la responsabilité de l'accomplir, et il en est pleinement capable. Dieu, qui a promis ce changement merveilleux, l'accomplira sûrement en tous ceux qui reçoivent Jésus, car à tous ceux-là il donne le pouvoir de devenir enfants de Dieu (Jn 1.12). Oh, croyez que ce Seigneur de grâce peut et veut accomplir ce grand miracle pour vous ! Croyez que Dieu ne peut mentir. Faites-lui confiance pour un cœur nouveau et un esprit droit, car il peut vous les donner. Que le Seigneur vous accorde la foi en sa promesse, la foi en son Fils, la foi en son Esprit, la foi en lui-même — et à lui soient louange, honneur et gloire aux siècles des siècles ! Amen.

Par la grâce, au moyen de la foi

« C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi » (Ép 2.8).

Je crois bon de me détourner un instant pour inviter mon lecteur à considérer avec adoration la source même de notre salut : la grâce de Dieu. « C'est par la grâce que vous êtes sauvés. » Parce que Dieu est gracieux, des hommes pécheurs sont pardonnés, convertis, purifiés et sauvés. Ce n'est pas à cause de quoi que ce soit en eux, ni de quoi que ce soit qui pourrait jamais être en eux, qu'ils sont sauvés ; mais à cause de l'amour sans bornes, de la bonté, de la pitié, de la compassion, de la miséricorde et de la grâce de Dieu. Arrêtons-nous un moment à la source. Contemplez le fleuve pur de l'eau de la vie, qui sort du trône de Dieu et de l'Agneau !

Quel abîme que la grâce de Dieu ! Qui en mesurera la largeur ? Qui en sondera la profondeur ? Comme tous les autres attributs divins, elle est infinie. Dieu est rempli

d'amour, car « Dieu est amour » (1 Jn 4.8). Dieu est toute bonté ; le nom même de « Dieu » évoque le « bien ». Une bonté et un amour infinis constituent l'essence même de la divinité. C'est parce que « sa miséricorde dure à toujours » (Ps 136.1) que les hommes ne sont pas détruits ; c'est parce que « ses compassions ne sont pas à leur terme » (La 3.22) que les pécheurs sont attirés à lui et pardonnés.

Souvenez-vous-en, sinon vous risqueriez de dériver vers l'erreur en fixant tant votre esprit sur la foi — qui n'est que le canal du salut — que vous en oublieriez la grâce, qui est la source et la fontaine, y compris de la foi elle-même. La foi est l'œuvre de la grâce de Dieu en nous. « Nul ne peut dire : “Jésus est le Christ”, si ce n'est par le Saint-Esprit » (1 Co 12.3). « Nul ne vient à moi, dit Jésus, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (Jn 6.44). Ainsi la foi, qui consiste à venir à Christ, résulte d'un attrait divin. La grâce est la cause première et dernière du salut ; et la foi, bien qu'essentielle, n'est qu'une pièce capitale de l'instrument que la grâce emploie. Nous sommes sauvés « par la foi », mais le salut est « par la grâce ». Faites retentir ces mots comme la trompette de l'archange : « C'est par la grâce que vous êtes sauvés. » Quelle bonne nouvelle pour les indignes !

La foi occupe la place d'un canal ou d'un aqueduc. La grâce est la source et le courant ; la foi est l'aqueduc par lequel le flot de miséricorde descend pour désaltérer les fils des hommes. Grand malheur lorsque l'aqueduc est brisé ! Triste spectacle, autour de Rome, que ces nobles aqueducs qui n'acheminent plus d'eau vers la cité, parce que leurs arches sont rompues et leurs merveilleux ouvrages en ruine. L'aqueduc doit rester entier pour transmettre le courant ; de même, la foi doit être droite et saine, montant jusqu'à Dieu et descendant jusqu'à nous, afin de devenir un canal utile de miséricorde pour nos âmes.

Toutefois, je vous le rappelle encore : la foi n'est que le canal, non la source, et il ne faut pas tant la regarder qu'on en vienne à l'élever au-dessus de la source divine de toute bénédiction, qui est la grâce de Dieu. Ne faites jamais de votre foi un Christ, ni ne pensez à elle comme si elle était la source indépendante de votre salut. Notre vie se trouve en « regardant à Jésus » (Hé 12.2), non en regardant à notre propre foi. Par la foi, toutes choses nous deviennent possibles ; pourtant la puissance n'est pas dans la foi, mais dans le Dieu sur qui la foi se repose. La grâce est la puissante locomotive, et la foi est la chaîne par laquelle le wagon de l'âme est attelé à la grande force motrice. La « justice de la foi » n'est pas l'excellence morale de la foi, mais la justice de Jésus-Christ que la foi saisit et s'approprie. La paix intérieure de l'âme ne découle pas de la contemplation de notre foi ; elle nous vient de Celui qui est notre paix : l'ourlet de son vêtement, touché par la foi, laisse sortir de lui une vertu qui entre dans l'âme.

Voyez donc, cher ami, que la faiblesse de votre foi ne vous détruira pas. Une main tremblante peut recevoir un don d'or. Le salut du Seigneur peut nous parvenir, même si nous n'avons qu'une foi comme un grain de sénevé (Mt 17.20). La puissance réside dans la grâce de Dieu, et non dans notre foi. De grands messages peuvent être transmis par de minces fils ; de même, le témoignage pacifiant du Saint-Esprit peut atteindre le cœur au moyen d'une foi ténue comme un fil, qui semble à peine capable de porter son propre poids. Pensez davantage à Celui vers qui vous regardez qu'au regard lui-même. Il vous faut détourner votre regard — même de votre propre regard — pour ne voir que

Jésus, et la grâce de Dieu révélée en lui.

La foi : Qu'est-ce donc ?

Qu'est-ce donc que cette foi, au sujet de laquelle il est dit : « C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi » (Ép 2.8) ? Il existe bien des définitions de la foi ; mais presque toutes celles que j'ai lues m'ont fait la comprendre moins encore qu'avant de les lire. Comme le disait quelqu'un qui lisait le chapitre : il voulait « l'expliquer », mais il finit sans doute par la « confondre ». Il est possible d'expliquer la foi jusqu'à ce que plus personne ne la comprenne. Puissé-je ne pas tomber dans cette faute ! La foi est la plus simple de toutes choses, et c'est peut-être pour cela qu'il est si difficile de l'expliquer.

Qu'est-ce que la foi ? Elle se compose de trois éléments : la connaissance, la croyance et la confiance. La connaissance vient en premier. « Comment croiront-ils en celui dont ils n'ont pas entendu parler ? » (Rm 10.14). Il faut que je sois informé d'un fait avant de pouvoir y croire. « La foi vient de ce qu'on entend » (Rm 10.17) ; il faut d'abord entendre afin de savoir ce qu'il faut croire. « Ceux qui connaissent ton nom se confient en toi » (Ps 9.11). Une certaine mesure de connaissance est essentielle à la foi ; d'où l'importance d'acquérir la connaissance. « Prêtez l'oreille et venez à moi, écoutez et votre âme vivra » (És 55.3). Telle était la parole du prophète ancien, et c'est encore celle de l'Évangile aujourd'hui. Scrutez les Écritures et apprenez ce que le Saint-Esprit enseigne au sujet de Christ et de son salut. Cherchez à connaître Dieu : « car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu existe, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent » (Hé 11.6). Que le Saint-Esprit vous accorde l'esprit de connaissance et de crainte du Seigneur ! Connaissez l'Évangile : sachez quelle est cette bonne nouvelle, comment elle parle du pardon gratuit, du changement de cœur, de l'adoption dans la famille de Dieu et de tant d'autres bénédictions. Connaissez surtout Jésus-Christ, le Fils de Dieu, le Sauveur des hommes, uni à nous par sa nature humaine et pourtant un avec Dieu ; ainsi capable d'être Médiateur entre Dieu et l'homme, de poser la main sur les deux et de devenir le lien entre le pécheur et le Juge de toute la terre. Efforcez-vous de connaître toujours davantage Christ Jésus. Cherchez particulièrement à comprendre la doctrine du sacrifice du Christ ; car c'est là que se fixe principalement la foi salvatrice : « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, en n'imputant point aux hommes leurs offenses » (2 Co 5.19). Sachez que « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous, car il est écrit : Maudit est quiconque est pendu au bois » (Ga 3.13). Buvez profondément à la doctrine de l'œuvre substitutive du Christ, car c'est là que se trouve la plus douce consolation possible pour les fils coupables des hommes, puisque « celui qui n'a point connu le péché, il l'a fait devenir péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu » (2 Co 5.21). La foi commence donc par la connaissance.

L'esprit ensuite croit que ces choses sont vraies. L'âme croit que Dieu est, qu'il écoute les cris des cœurs sincères ; que l'Évangile vient de Dieu ; que la justification par la foi est la grande vérité que Dieu a révélée plus clairement en ces derniers jours par son Esprit. Puis le cœur croit que Jésus est véritablement notre Dieu et Sauveur, le Rédempteur

des hommes, le Prophète, le Prêtre et le Roi de son peuple. Tout cela est accepté comme une vérité certaine, indiscutable. Je prie pour que vous en veniez là dès maintenant. Croyez fermement que « le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché » (1 Jn 1.7) ; que son sacrifice est complet et pleinement agréé de Dieu pour le compte des hommes, de sorte que celui qui croit en Jésus n'est pas condamné. Croyez ces vérités comme vous croiriez d'autres affirmations ; car la différence entre la foi commune et la foi salvatrice tient principalement à l'objet sur lequel elle se fixe. Croyez le témoignage de Dieu comme vous croyez celui de votre père ou de votre ami. « Si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est plus grand » (1 Jn 5.9).

Jusqu'ici vous avez fait un pas vers la foi ; il ne manque plus qu'un élément pour la compléter : la confiance. Remettez-vous entre les mains du Dieu miséricordieux ; reposez votre espérance sur l'Évangile de grâce ; confiez votre âme au Sauveur mourant et vivant ; lavez vos péchés dans son sang expiatoire ; acceptez sa justice parfaite, et tout ira bien. La confiance est le sang vital de la foi ; il n'y a pas de foi salvatrice sans elle. Les Puritains avaient coutume d'expliquer la foi par le mot « se reposer sur ». C'est s'appuyer de tout son poids sur une chose. Appuyez-vous de tout votre poids sur Christ. Mieux encore, laissez-vous tomber de tout votre long sur le Rocher des siècles. Jetez-vous sur Jésus, reposez-vous en lui, confiez-vous à lui. Cela fait, vous avez exercé la foi salvatrice. La foi n'est pas une chose aveugle, car elle commence par la connaissance. Elle n'est pas spéculative, car elle croit des faits dont elle est sûre. Elle n'est pas irréaliste, car elle se confie et engage son destin sur la vérité de la révélation. Voilà une manière de décrire ce qu'est la foi.

Essayons encore. La foi consiste à croire que Christ est ce qu'il dit être, qu'il fera ce qu'il a promis, et à attendre cela de lui. Les Écritures présentent Jésus-Christ comme Dieu fait homme, parfait en son caractère, offert en sacrifice pour nous, portant nos péchés en son corps sur le bois. L'Écriture parle de lui comme ayant fait « cesser les transgressions et mettre fin aux péchés, pour expier l'iniquité et amener la justice éternelle » (Dn 9.24). Les Écritures ajoutent que Christ « est ressuscité des morts » (1 Co 15.20), qu'il « vit toujours pour intercéder pour nous » (Hé 7.25), qu'il est monté dans la gloire et qu'il a pris possession du ciel pour son peuple, et qu'il reviendra bientôt « pour juger le monde avec justice » (Ac 17.31). Nous devons croire fermement que tout cela est vrai ; car c'est le témoignage de Dieu le Père, quand il dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le » (Mt 17.5). C'est aussi le témoignage de Dieu le Saint-Esprit, qui a rendu témoignage à Christ dans la Parole inspirée, par divers miracles, et par son œuvre dans les cœurs des hommes. Nous devons croire que ce témoignage est vrai.

La foi croit aussi que Christ accomplira ce qu'il a promis ; que puisqu'il a dit qu'il ne rejetterait aucun de ceux qui viennent à lui, il est certain qu'il ne nous rejettera pas si nous venons à lui (Jn 6.37). La foi croit que puisque Jésus a dit : « l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle » (Jn 4.14), cela est vrai ; et si nous recevons de Christ cette eau vive, elle demeurera en nous et jaillira en flots de vie sainte. Tout ce que Christ a promis, il le fera, et nous devons le croire, attendant de lui le pardon, la justification, la préservation et la gloire éternelle, selon ce qu'il a promis à ceux qui croient en lui.

Vient alors l'étape nécessaire : Jésus est ce qu'il dit être ; Jésus fera ce qu'il a dit qu'il ferait ; donc, chacun de nous doit se confier en lui, disant : « Il sera pour moi ce qu'il dit être, et il fera pour moi ce qu'il a promis. Je me mets entre les mains de celui qui est établi pour sauver, afin qu'il me sauve. Je me repose sur sa promesse qu'il fera comme il l'a dit. » Voilà la foi salvatrice, et celui qui la possède a la vie éternelle. Quels que soient ses dangers, ses ténèbres ou ses faiblesses, celui qui croit ainsi en Jésus-Christ n'est pas condamné et ne le sera jamais.

Puisse cette explication être utile ! J'espère qu'elle sera utilisée par le Saint-Esprit pour conduire mon lecteur à une paix immédiate. « Ne crains pas, crois seulement » (Mc 5.36). Crois, et repose-toi.

Je crains seulement que le lecteur ne se contente de comprendre ce qu'il faut faire, sans jamais le faire. Mieux vaut la plus faible foi véritable en action que la plus belle théorie de la foi laissée au stade de la réflexion. L'essentiel est de croire au Seigneur Jésus sans tarder. Peu importe les distinctions et définitions. Un homme affamé mange, bien qu'il ignore la composition de sa nourriture, l'anatomie de sa bouche ou le processus de digestion : il vit parce qu'il mange. Un autre, plus savant, comprend toute la science de la nutrition ; mais s'il ne mange pas, il mourra malgré sa science. Il y a sans doute en enfer bien des âmes qui comprenaient la doctrine de la foi mais n'ont jamais cru. En revanche, aucun de ceux qui se sont confiés au Seigneur Jésus n'a jamais été rejeté, même s'il n'a pas su définir sa foi intelligemment.

Ô cher lecteur, reçois le Seigneur Jésus dans ton âme, et tu vivras éternellement ! « Celui qui croit en lui a la vie éternelle » (Jn 6.47).

Comment la foi peut-elle être illustrée ?

Pour rendre la question de la foi plus claire encore, je vais donner quelques illustrations. Bien que seul le Saint-Esprit puisse ouvrir les yeux du lecteur, c'est mon devoir et ma joie d'apporter toute la lumière que je peux, en priant le Seigneur de gloire d'ouvrir les yeux des aveugles. Oh ! que mon lecteur fasse la même prière pour lui-même !

La foi qui sauve a ses analogies dans le corps humain.

Elle est l'œil qui regarde. Par l'œil, nous faisons entrer dans notre esprit ce qui est loin : nous pouvons faire venir le soleil et les étoiles lointaines dans notre pensée par un simple regard. Ainsi, par la confiance, nous faisons venir le Seigneur Jésus jusqu'à nous ; et bien qu'il soit loin, dans le ciel, il entre dans notre cœur. Regarde seulement à Jésus ; car le cantique est littéralement vrai ...

Il y a la vie dans un regard vers le Crucifié,
Il y a la vie dès cet instant pour toi.

La foi est la main qui saisit. Quand notre main prend quelque chose pour elle-même, elle fait exactement ce que la foi fait lorsqu'elle s'approprie Christ et les bénédictions

de sa rédemption. La foi dit : « Jésus est à moi. » La foi entend parler du sang pardonnant et s'écrie : « Je l'accepte pour me pardonner. » La foi réclame comme siennes les promesses du Christ mourant ; et elles sont bien à elle, car la foi est l'héritière de Christ : il s'est donné lui-même et tout ce qu'il possède à la foi. Prends, ô ami, ce que la grâce t'a préparé. Tu ne seras pas un voleur, car tu as une autorisation divine : « Que celui qui veut prenne de l'eau de la vie, gratuitement » (Ap 22.17). Celui qui peut s'emparer d'un trésor simplement en le saisissant serait insensé de rester pauvre.

La foi est la bouche qui se nourrit de Christ. Avant que la nourriture puisse nous nourrir, il faut qu'elle soit reçue en nous. C'est chose simple — manger et boire. Nous recevons volontiers dans la bouche ce qui est notre aliment, et nous consentons ensuite à ce qu'il descende dans nos entrailles, où il est absorbé et devient partie intégrante de notre corps. Paul dit dans son épître aux Romains : « La parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur » (Ro 10.8). Ainsi, il ne reste qu'à l'avalier, à la laisser descendre dans l'âme. Oh ! si seulement les hommes avaient de l'appétit ! Car celui qui a faim et voit la nourriture devant lui n'a pas besoin qu'on lui enseigne comment manger. « Donne-moi, disait l'un, un couteau, une fourchette et la permission ! » Il était prêt à faire le reste. De même, une âme qui a faim et soif de Christ n'a qu'à savoir qu'il est offert gratuitement, et aussitôt elle le reçoit. Si mon lecteur est dans ce cas, qu'il ne tarde pas à recevoir Jésus ; car il peut être sûr qu'il ne sera jamais blâmé pour cela : « À tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jn 1.12). Il ne repousse jamais celui qui vient à lui, mais il fait de chacun de ceux-là des fils pour l'éternité.

Les occupations de la vie illustrent aussi la foi de bien des façons. Le cultivateur enfouit de bonnes semences dans la terre et s'attend à ce qu'elles vivent et se multiplient. Il croit à la promesse du Dieu de l'alliance : « Tant que la terre subsistera, les semailles et la moisson ne cesseront point » (Ge 8.22), et sa foi est récompensée.

Le marchand confie son argent à un banquier et se repose entièrement sur l'honnêteté et la solidité de la banque. Il remet son capital entre les mains d'un autre et se sent plus tranquille que s'il avait l'or enfermé dans un coffre de fer.

Le marin se confie à la mer. Quand il nage, il quitte le fond et se repose sur l'eau qui le soutient ; il ne pourrait nager s'il ne s'abandonnait entièrement à l'eau.

L'orfèvre met le métal précieux dans le feu qui semble vouloir le consumer, mais il le reçoit purifié du creuset.

Partout dans la vie, vous voyez la foi en action entre l'homme et l'homme, ou entre l'homme et les lois naturelles. De même, nous devons faire confiance à Dieu tel qu'il s'est révélé en Jésus-Christ.

La foi existe en divers degrés selon la mesure de connaissance ou de croissance dans la grâce. Parfois, la foi n'est guère plus qu'une adhérence simple à Christ — un sentiment de dépendance et le désir d'y persévérer. Lorsque vous êtes au bord de la mer, vous voyez les patelles accrochées au rocher. Vous approchez doucement et frappez d'un coup

sec : la première se détache. Essayez la suivante : elle a entendu le coup frappé sur sa voisine, et elle s'accroche de toutes ses forces. Vous ne l'arracherez pas, non ! Frappez encore, mais vous briserez plutôt le rocher. Notre petite amie, la patelle, ne connaît pas grand-chose, mais elle s'accroche. Elle ignore la nature géologique du rocher, mais elle s'accroche. Elle sait seulement s'attacher, et elle a trouvé à quoi s'attacher : c'est tout son savoir, et elle l'emploie pour sa sécurité et sa vie. La vie de la patelle, c'est de s'accrocher au rocher, et la vie du pécheur, c'est de s'attacher à Jésus. Des milliers d'enfants de Dieu n'ont pas plus de foi que cela : ils savent seulement s'attacher à Jésus de tout leur cœur et cela suffit pour leur paix présente et leur salut éternel. Jésus-Christ est pour eux un Sauveur fort et puissant, un Rocher immuable et éternel ; ils s'y attachent pour leur vie même, et cette adhérence les sauve. Lecteur, ne peux-tu pas t'attacher ? Fais-le dès maintenant.

La foi se manifeste aussi quand un homme se confie en un autre parce qu'il connaît la supériorité de cet autre. C'est là une foi plus élevée, plus intelligente. L'aveugle confie sa marche à son guide parce qu'il sait que son ami voit, et, se fiant à lui, il avance là où le guide le conduit. Il ne sait pas ce qu'est la vue, mais il sait qu'elle existe et qu'elle appartient à son ami, et il met librement sa main dans la sienne. « Nous marchons par la foi, non par la vue » (2 Co 5.7). « Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru » (Jn 20.29). Voilà une belle image de la foi : nous savons que Jésus possède le mérite, la puissance et la bénédiction que nous n'avons pas, et nous nous confions à lui pour être pour nous ce que nous ne pouvons être par nous-mêmes.

Chaque écolier exerce la foi en apprenant. Son maître lui enseigne la géographie, lui décrit la terre, les continents et les empires. L'enfant ne sait pas encore par expérience que ces choses sont vraies ; il les croit sur la parole de son maître et des livres. C'est exactement ce que tu dois faire avec Christ si tu veux être sauvé : savoir parce qu'il te le dit, croire parce qu'il l'affirme, te confier à lui parce qu'il promet que le salut en sera le fruit. Presque tout ce que nous savons nous vient par la foi : nous croyons les découvertes scientifiques sur la parole d'hommes reconnus, sans avoir refait leurs expériences. Fais de même avec Jésus : crois sa parole, sois son disciple, confie-toi à lui comme ton Seigneur et ton Maître, et tu seras sauvé.

Une foi plus haute encore est celle qui naît de l'amour. Pourquoi un enfant se fie-t-il à son père ? Parce qu'il l'aime. Bienheureux ceux dont la foi douce en Jésus est unie à un profond amour pour lui — c'est une confiance reposante. Ils sont charmés par sa personne, ravis de sa bonté, émus par son amour, et ne peuvent faire autrement que de se confier à lui, tant ils l'admirent et l'aiment.

La foi aimante peut être illustrée ainsi : une femme est l'épouse du plus éminent médecin de son temps. Atteinte d'une maladie grave, elle reste calme, car son mari a étudié cette affection et guéri des milliers de cas semblables. Elle se sent en sécurité entre les mains de celui qu'elle aime et en qui elle a confiance. Sa foi est naturelle et raisonnable. Voilà le genre de foi qu'exercent les croyants les plus heureux envers Christ. Il n'est pas de médecin comme lui ; nul ne sauve comme lui. Nous l'aimons, il nous aime, et nous nous remettons entre ses mains, acceptant ce qu'il ordonne et faisant ce qu'il commande. Nous savons qu'avec lui rien ne peut être mal ordonné, car il nous aime trop pour nous

perdre ou nous faire souffrir sans nécessité.

La foi est la racine de l'obéissance, et cela se voit clairement dans la vie. Quand un capitaine confie son navire à un pilote, il gouverne selon ses ordres. Quand un voyageur se fie à un guide pour franchir un passage dangereux, il suit la voie indiquée. Quand un malade croit en son médecin, il suit ses prescriptions. Une foi qui refuse d'obéir aux commandements du Sauveur n'est qu'une illusion et ne sauvera jamais. Nous faisons confiance à Jésus pour nous sauver ; il nous donne ses directives quant au chemin du salut ; nous les suivons et nous sommes sauvés. Que mon lecteur n'oublie pas cela. Crois en Jésus et prouve ta foi en faisant ce qu'il dit.

Une forme remarquable de foi découle de la connaissance assurée — celle qui croit Christ parce qu'elle le connaît et lui fait confiance parce qu'elle l'a éprouvé fidèle. Une vieille chrétienne avait coutume d'écrire « T » et « P » (essayé et prouvé) dans la marge de sa Bible chaque fois qu'elle expérimentait la véracité d'une promesse. Comme il est facile de se confier à un Sauveur éprouvé ! Tout doit avoir un commencement : tu en viendras là. Cette foi mûrie ne demande ni signe ni preuve, mais croit bravement.

Regardez la foi du capitaine au long cours : il quitte le rivage, il file vers le large, sans voir ni terre ni voile pendant des semaines, et pourtant il avance, sûr de sa route. Le matin venu, il se trouve exactement en face du port désiré. Comment a-t-il trouvé sa voie sur l'océan sans trace ? Il s'est fié à sa boussole, à ses cartes et aux astres, et les ayant suivis, il arrive droit à bon port. Quelle chose admirable que de naviguer sans voir ! Spirituellement, c'est une bénédiction de quitter les rivages de la vue et du sentiment, et de dire adieu aux impressions et aux signes sensibles. C'est glorieux d'être au large sur l'océan de l'amour divin, croyant en Dieu et voguant vers le ciel, guidé seulement par la Parole. « Heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru ! » (Jn 20.29) : pour eux une entrée abondante sera donnée au port éternel, et la traversée sera sûre.

Mon lecteur, ne veux-tu pas mettre ta confiance en Dieu en Jésus-Christ ? Là repose ma joie et mon assurance. Frère, viens avec moi et crois en notre Père et notre Sauveur. Viens dès maintenant.

Pourquoi sommes-nous sauvés par la foi

Pourquoi donc la foi a-t-elle été choisie comme le canal du salut ? Cette question, sans doute, revient souvent. « C'est par la grâce que vous êtes sauvés, par le moyen de la foi » (Ép 2.8), tel est bien l'enseignement de l'Écriture sainte et l'ordre établi par Dieu ; mais pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi la foi plutôt que l'espérance, l'amour ou la patience ?

Il convient de répondre avec modestie, car les voies de Dieu ne sont pas toujours à comprendre, et il ne nous est pas permis de les questionner avec présomption. Humblement, nous dirons que, pour autant que nous puissions le discerner, la foi a été choisie comme canal de la grâce parce qu'elle possède une aptitude naturelle à recevoir. Supposez que je veuille faire l'aumône à un pauvre homme : je mets la pièce dans sa main —

pourquoi ? Il ne conviendrait guère de la mettre dans son oreille ou de la poser sur son pied ; la main semble faite exprès pour recevoir. De même, dans notre être intérieur, la foi a été créée pour cela : elle est la main de l'homme, et il y a une convenance parfaite à recevoir la grâce par ce moyen.

Permettez-moi de le dire simplement : la foi qui reçoit Christ est un acte aussi simple que celui d'un enfant qui reçoit une pomme de son père, parce que celui-ci la lui tend et lui promet de la lui donner s'il vient la prendre. La croyance et la réception ne concernent qu'une pomme, mais c'est exactement le même acte que celui de la foi qui traite avec le salut éternel. Ce que la main de l'enfant est pour la pomme, la foi l'est pour le salut parfait de Christ. La main de l'enfant ne crée pas la pomme, ne l'améliore pas, ne la mérite pas : elle se contente de la recevoir. Ainsi, Dieu a choisi la foi pour être le réceptacle du salut, parce qu'elle ne prétend ni le produire ni y coopérer, mais se contente humblement de le recevoir. « La foi est la langue qui demande pardon, la main qui le reçoit, et l'œil qui le contemple ; mais elle n'est pas le prix qui l'achète. » La foi ne plaide jamais pour elle-même ; elle repose entièrement sur le sang de Christ. Elle est une bonne servante pour apporter les richesses du Seigneur Jésus à l'âme, parce qu'elle reconnaît d'où elles viennent et confesse que la grâce seule les lui a confiées.

De plus, la foi est choisie parce qu'elle donne toute la gloire à Dieu. « C'est par la foi, afin que ce soit par grâce » (Ro 4.16) ; et c'est par grâce, afin qu'il n'y ait point de sujet de se glorifier, car Dieu ne supporte pas l'orgueil. « L'orgueilleux, il le connaît de loin » (Ps 138.6), et il ne veut pas s'en approcher. Il n'accordera pas le salut d'une manière qui nourrirait la vanité humaine. Paul dit : « Ce n'est point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie » (Ép 2.9). Or, la foi exclut toute gloire personnelle. La main qui reçoit l'aumône ne dit pas : « Il faut me remercier d'avoir accepté le don » — ce serait absurde. Quand la main porte le pain à la bouche, elle ne dit pas au corps : « Remercie-moi, car je te nourris. » C'est un acte simple mais nécessaire, et elle ne s'attribue aucun mérite. De même, Dieu a choisi la foi pour recevoir le don ineffable de sa grâce, parce qu'elle ne peut s'attribuer aucun crédit, mais doit adorer le Dieu de grâce, auteur de tout bien. La foi place la couronne sur la bonne tête ; c'est pourquoi le Seigneur Jésus avait coutume de dire : « Ta foi t'a sauvée ; va en paix » (Lu 7.50).

Ensuite, Dieu a choisi la foi comme canal du salut parce qu'elle établit une union sûre entre Dieu et l'homme. Quand l'homme se confie en Dieu, il y a un lien entre eux, et ce lien garantit la bénédiction. La foi sauve parce qu'elle nous attache à Dieu, et nous met ainsi en communion avec lui.

J'ai souvent employé cette image, et je ne peux m'en empêcher encore : on raconte qu'autrefois, une barque chavira au-dessus des chutes du Niagara. Deux hommes, emportés par le courant, reçurent depuis la rive une corde flottante. Tous deux la saisirent ; l'un s'y tint fermement et fut tiré vers le rivage, mais l'autre, voyant passer un grand tronc d'arbre, lâcha la corde pour s'y accrocher — pensant que c'était plus solide. Hélas ! le tronc, entraîné par le courant, le précipita dans l'abîme, car il n'avait aucun lien avec la rive. La taille du tronc ne lui servit de rien : il lui fallait une attache avec le rivage pour être sauvé. De même, celui qui s'appuie sur ses œuvres, ses rites ou ses mérites, ne sera pas sauvé, car il n'a pas de lien avec Christ. Mais la foi, bien qu'elle

paraisse une corde mince, est tenue du côté de Dieu par la main du Tout-Puissant ; une force infinie tire sur la ligne, et ainsi le pécheur est sauvé du naufrage. Oh, le bonheur de la foi, parce qu'elle nous unit à Dieu !

La foi est aussi choisie parce qu'elle touche à la source même de l'action. Même dans les choses ordinaires, toute action procède d'une certaine foi. Peut-être ne me trompé-je pas en disant que nous ne faisons jamais rien sans un acte de foi. Si je traverse ma chambre, c'est parce que je crois que mes jambes me porteront. Un homme mange parce qu'il croit à la nécessité de la nourriture ; il travaille parce qu'il croit à la valeur du salaire ; il accepte un chèque parce qu'il croit que la banque l'honorera. Christophe Colomb découvrit l'Amérique parce qu'il croyait qu'il existait un autre continent au-delà de l'océan ; et les Pères pèlerins l'ont colonisée parce qu'ils croyaient que Dieu serait avec eux sur ces rivages rocheux. Presque tous les grands actes naissent de la foi : pour le bien comme pour le mal, la foi accomplit des merveilles en l'homme qui la possède. La foi naturelle est une force universelle qui pénètre toutes les actions humaines. Dieu accorde le salut par la foi, parce qu'en suscitant la foi en nous, il touche ainsi le ressort profond de notre être. Il s'empare, pour ainsi dire, du centre vital, et peut envoyer le courant sacré dans toutes les parties de notre nature. Quand nous croyons en Christ et que le cœur appartient à Dieu, alors nous sommes sauvés du péché, et entraînés vers la repentance, la sainteté, le zèle, la prière, la consécration et toute œuvre de grâce. « Ce que l'huile est aux rouages, ce que le poids est à l'horloge, ce que les ailes sont à l'oiseau, ce que les voiles sont au navire, la foi l'est à toutes les œuvres saintes. » Aie la foi, et toutes les autres grâces suivront leur cours.

La foi agit encore par l'amour ; elle influence les affections vers Dieu et attire le cœur vers les choses célestes. Celui qui croit en Dieu aimera infailliblement Dieu. La foi est un acte de l'intelligence, mais elle procède aussi du cœur : « C'est en croyant du cœur qu'on parvient à la justice » (Ro 10.10). Ainsi Dieu accorde le salut à la foi, parce qu'elle habite à côté des affections, et qu'elle est proche parente de l'amour ; or l'amour est la mère de toute obéissance et de toute sainteté. Aimer Dieu et aimer son prochain, c'est être conforme à l'image de Christ : et c'est cela, le salut.

De plus, la foi engendre la paix et la joie : celui qui croit se repose, il est tranquille et plein d'allégresse — et cela prépare au ciel. Dieu accorde les dons célestes à la foi, entre autres parce qu'elle produit en nous la vie et l'esprit qui se manifesteront éternellement dans le monde à venir. La foi nous équipe pour la vie présente et nous éduque pour la vie éternelle ; elle rend l'homme capable de vivre et de mourir sans crainte ; elle le prépare à l'action comme à la souffrance. Ainsi, le Seigneur l'a choisie comme le canal le plus sûr pour transmettre sa grâce et nous garantir la gloire.

Certainement, la foi accomplit pour nous ce que rien d'autre ne peut faire : elle nous donne la paix et la joie, et nous introduit dans le repos. Pourquoi donc les hommes essaient-ils d'être sauvés autrement ? Un vieux prédicateur disait : « Un serviteur stupide, qu'on a chargé d'ouvrir une porte, y met son épaule et pousse de toutes ses forces ; mais la porte ne bouge pas. Un autre vient avec la clé, ouvre aisément, et entre sans peine. Ceux qui veulent être sauvés par les œuvres poussent en vain à la porte du ciel ; mais la foi est la clé qui l'ouvre aussitôt. »

Lecteur, n'emploieras-tu pas cette clé ? Le Seigneur te commande de croire en son Fils bien-aimé ; tu peux donc le faire, et en le faisant, tu vivras. N'est-ce pas là la promesse de l'Évangile : « Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé » (Mc 16.16) ? Quelle objection pourrais-tu avoir à un chemin de salut qui glorifie à la fois la miséricorde et la sagesse de notre Dieu plein de grâce ?

Hélas ! Je ne peux rien faire !

Après que le cœur anxieux a accepté la doctrine de l'expiation et appris la grande vérité que le salut vient par la foi en le Seigneur Jésus, il est souvent accablé par un sentiment d'impuissance à faire le bien. Beaucoup gémissent : « Je ne peux rien faire. » Ce n'est pas une excuse, mais une plainte sincère. Chacun pourrait dire honnêtement : « Le vouloir est en moi, mais non le pouvoir de faire le bien que je veux » (Ro 7.18).

Ce sentiment semble annuler tout l'Évangile ; à quoi sert la nourriture à un affamé s'il ne peut y toucher ? À quoi bon le fleuve d'eau vive si l'on ne peut en boire ? Nous pensons à cette histoire du médecin qui disait à une pauvre mère que son enfant guérirait, mais qu'il devait boire du vin de grand cru et passer un séjour dans une station thermale en Allemagne — cela, à une veuve qui peinait à acheter du pain ! Il en est ainsi, parfois, pour l'âme troublée : le simple Évangile — « Crois et tu vivras » — ne lui paraît plus si simple, car il lui semble demander à un pécheur ce qu'il est incapable de faire. L'âme éveillée, mais à demi instruite, voit bien le salut de Jésus là-bas, mais ne sait comment l'atteindre. Sans force, elle gît à la vue de la cité de refuge, incapable d'en franchir la porte.

Cette impuissance est-elle prévue dans le plan du salut ? Oui. L'œuvre du Seigneur est parfaite : elle commence là où nous sommes, et n'exige rien de nous pour s'accomplir. Quand le bon Samaritain vit le voyageur blessé et à demi mort, il ne lui dit pas : « Lève-toi, viens à moi, monte sur l'âne et rends-toi à l'auberge. » Non, « il vint vers lui », le soigna, le porta sur sa monture et le conduisit à l'auberge. Ainsi agit le Seigneur Jésus envers nous dans notre misère.

Nous avons vu que Dieu justifie, qu'il justifie l'impie, et qu'il le fait par la foi dans le sang précieux de Jésus. Voyons maintenant dans quel état se trouvent ces impies quand Jésus opère leur salut. Beaucoup d'âmes éveillées sont troublées non seulement par leurs péchés, mais aussi par leur faiblesse morale. Elles n'ont pas la force de sortir du borbier où elles sont tombées, ni de s'en préserver ensuite. Elles déplorent non seulement ce qu'elles ont fait, mais ce qu'elles ne peuvent faire. Elles se sentent impuissantes, sans force, mortes spirituellement. Il semble étrange de dire qu'elles se sentent mortes, mais c'est ainsi : elles se jugent incapables de tout bien. Leurs os sont brisés, elles ne peuvent marcher sur le chemin du ciel. En vérité, elles sont « sans force ». Heureusement, il est écrit, pour célébrer l'amour de Dieu :

« Car, lorsque nous étions encore sans force, Christ, au temps marqué, est mort pour des impies » (Ro 5.6).

Ici, l'impuissance consciente est secourue — secourue par l'intervention du Seigneur Jésus. Notre faiblesse est totale. Il n'est pas dit : « Quand nous étions partiellement faibles », mais : « Lorsque nous étions sans force. » Nous n'avions aucune énergie pour coopérer à notre salut. Les paroles du Seigneur étaient littéralement vraies : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire » (Jn 15.5). Et même davantage : « Alors que nous étions morts dans nos offenses et nos péchés » (Ép 2.5), Dieu nous a aimés. Être mort, c'est pire encore que d'être sans force.

La seule chose que le pauvre pécheur sans force doit retenir comme fondement de son espérance, c'est cette assurance divine : « Christ est mort pour les impies. » Crois cela, et toute impuissance disparaîtra. Comme on dit du roi Midas qu'il changeait tout en or par son toucher, ainsi la foi transforme tout en bien. Nos besoins mêmes deviennent bénédictions quand la foi s'en empare.

Considérons quelques formes de cette faiblesse. L'un dira : « Je n'ai pas la force de fixer mes pensées sur ces choses sérieuses qui concernent mon salut ; même une courte prière me paraît trop. Peut-être à cause de ma nature, ou de mes excès passés, ou parce que les soucis du monde m'écrasent. Je n'arrive pas à élever mon esprit. » C'est une faiblesse commune. Vous êtes sans force, comme beaucoup. Vous ne pouvez suivre un raisonnement long, ni sonder un mystère profond. Ne désespérez pas : ce qui est nécessaire au salut n'est pas une pensée continue, mais une simple confiance en Jésus. Accrochez-vous à cette vérité : « Christ est mort pour les impies. » Vous n'avez pas besoin d'études savantes ni de méditations subtiles ; tenez-vous à ce fait, et reposez-vous en lui.

Laissez cette grande vérité emplir votre esprit jusqu'à ce qu'elle parfume toutes vos pensées et vous fasse chanter : « L'Éternel est ma force et le sujet de mes louanges ; C'est lui qui m'a sauvé. » (Ps 118.14). Christ n'est pas mort pour les justes, mais pour les pécheurs ; non parce que nous étions dignes, mais parce que nous étions perdus. Il est venu, non pour une raison tirée de nous, mais uniquement par amour. Si votre esprit est faible, attachez-vous à cette vérité simple, apte à consoler le cœur le plus lourd. Laissez ce texte comme un doux morceau sous votre langue, jusqu'à ce qu'il se dissolve dans votre cœur et parfume vos pensées.

J'entends un autre dire : « Ma faiblesse, c'est que je ne peux pas assez me repentir ! » Beaucoup s'imaginent que la repentance consiste à pleurer, à gémir, à désespérer. D'où vient cette idée ? L'incrédulité et le désespoir sont des péchés, ils ne peuvent donc faire partie de la vraie repentance. Pourtant, je comprends ce que ces âmes veulent dire : moi aussi, jadis, je voulais me repentir et croyais ne pas le pouvoir, alors même que je me repentai. Je pleurais de ne pas pouvoir pleurer, je souffrais de ne pas sentir la douleur du péché. Quelle confusion ! Mon cœur se brisait de peur qu'il ne soit trop dur — et il était déjà brisé !

Souviens-toi : celui qui se repent vraiment n'est jamais satisfait de sa repentance. Nous ne pouvons nous repentir parfaitement, pas plus que nous ne pouvons vivre parfaitement. Mais se repentir, c'est changer d'attitude envers le péché, Christ et Dieu — se

détourner du mal pour se tourner vers Jésus. Si ce mouvement du cœur existe, la repentance est réelle, même sans larmes. Si tu ne peux te repentir comme tu voudrais, crois fermement que « Christ est mort pour les impies ». Comment pourrais-tu rester dur de cœur quand tu sais que, par amour, il est mort pour toi ? Médite cela longuement : « Christ est mort pour les impies », et ton cœur de pierre se fendra.

Lis le récit de sa mort dans les Évangiles : rien ne brise mieux un cœur que la vue du Crucifié et la pensée qu'il a souffert pour ses ennemis. « Ils tourneront les regards vers moi, celui qu'ils ont percé, et ils pleureront » (Za 12.10). Ce n'est pas la repentance qui fait voir Christ, mais voir Christ qui engendre la repentance. Ne cherche pas ton salut dans ta repentance, mais dans Christ, qui donne la repentance.

D'autres disent : « Je suis assailli de pensées horribles, de blasphèmes qui me poursuivent jusque dans mon sommeil ! » Ami, je comprends cela : j'ai connu cette lutte. Il est aussi vain d'essayer de repousser ces pensées qu'il le serait de combattre un essaim de mouches avec une épée. Mais souviens-toi : « Lorsque nous étions sans force, Christ est mort pour les impies. » Il savait que nous serions attaqués ainsi, et il est mort pour nous dans cet état. Crois-le, et tiens ferme à cette vérité. Le diable ne peut pas nier que tu es impie : eh bien, Christ est mort pour les impies ! Cache-toi dans ce refuge. Luther, tenté par Satan, lui répondit : « Oui, je suis pécheur, mais Christ est mort pour les pécheurs. » Et il le vainquit ainsi.

Ces pensées, si tu les hais, ne sont pas les tiennes : ce sont les flèches du Malin, et non ta faute. Si tu luttas contre elles, elles ne te seront pas imputées. Tiens-toi à la vérité : « Christ est mort pour les impies. » Comme la femme malade qui toucha le bord du vêtement de Jésus, touche-le toi aussi, et tu seras guéri. Jésus est mort pour « toute sorte de péchés et de blasphèmes » ; il ne rejettera pas celui qui lutte contre des pensées qu'il déteste.

Une autre faiblesse est celle de ceux qui disent : « Je n'ai pas la force de croire. Oh, si je pouvais croire ! » Beaucoup restent des années dans les ténèbres parce qu'ils essaient de croire. Mais on ne croit pas en essayant. Si quelqu'un me dit une vérité, je la crois ou je la rejette selon que je crois la personne ou non ; je ne « tente » pas de croire. Quand Dieu déclare qu'il y a salut en Jésus-Christ, je dois le croire ou le traiter de menteur. Or Dieu ne peut mentir : donc, crois-le.

Peut-être as-tu voulu croire trop de choses à la fois. Contente-toi d'une seule : « Christ est mort pour les impies. » Il est mort non pour des croyants, mais pour des pécheurs, afin de faire d'eux des croyants. Tiens-toi à cette vérité, et ta foi, si petite soit-elle, te sauvera. Ce n'est pas la grandeur de la foi, mais sa réalité qui sauve — et le salut est en Christ, non en la foi elle-même. Une foi de la taille d'un grain de moutarde suffit.

Assieds-toi au pied de la croix et contemple le Sauveur mourant jusqu'à ce que la foi naisse d'elle-même. Il n'y a pas de lieu comme le Calvaire pour engendrer la confiance : l'air de cette colline donne santé à la foi tremblante.

D'autres disent encore : « Je ne peux quitter mon péché, et je sais qu'on ne va pas

au ciel avec le péché. » Tu as raison : tu dois être séparé de ton péché pour être uni à Christ. Tu dois choisir : garder ton péché et aller en enfer, ou le quitter et aller au ciel. Tu réponds : « Je le veux bien, mais je n'en ai pas la force. » Alors encore : « Lorsque nous étions sans force, Christ est mort pour les impies. » Crois cela, tiens ferme, et tu trouveras la puissance de vaincre le péché. Sans Christ, le péché te tiendra esclave ; mais si tu crois qu'il est mort pour toi, tu recevras une force victorieuse. La croix tue le péché : la foi en Christ triomphe de tout mal. Si Christ est mort pour moi, impie que je suis, comment pourrais-je encore vivre dans le péché qui a tué mon meilleur ami ?

Voilà ton secours, toi qui es sans force : savoir et croire que Christ est mort pour les impies. C'est là tout l'Évangile, si simple et pourtant si mal compris. Même ceux qui l'ont souvent entendu ne le saisissent qu'au jour où l'Esprit le leur révèle : « Christ est mort pour les impies. »

Un autre dit : « Ma faiblesse, c'est mon inconstance : je suis touché le dimanche, puis, dans la semaine, mes amis se moquent, et je retombe. » Je connais bien cet homme vacillant ; mais si sa sincérité est réelle, la grâce peut le fortifier. Le Saint-Esprit peut chasser la peur des hommes et rendre le lâche courageux. Ami hésitant, secoue ta torpeur : ne va pas en enfer pour plaire à tes compagnons ! Si tu manques de force, écoute encore : « Lorsque nous étions sans force, Christ est mort pour les impies. » Pierre pourrait dire : « Il est mort pour moi, moi qui l'ai renié devant une servante ! » Oui, Jésus est mort pour ceux qui l'ont abandonné.

Prends à bras-le-corps cette vérité : « Christ est mort pour les impies. » Crois qu'il a souffert à ta place, et tu ne pourras plus avoir honte de lui. Regarde les martyrs : quand l'amour de Christ brûlait frais dans l'Église, ils étaient prêts à mourir, et même à souffrir avec joie. L'amour de Jésus chasse la crainte. Qu'il en soit ainsi pour toi aussi !

Puisse le Saint-Esprit t'amener ainsi, par la foi en Jésus-Christ, à une pleine assurance et à une paix durable !

La croissance de la foi

Comment pouvons-nous obtenir une foi plus grande ? Voilà une question très sérieuse pour beaucoup. Ils disent vouloir croire, mais ne pas y parvenir. On entend bien des discours confus à ce sujet ; soyons donc pratiques. Le bon sens est aussi nécessaire dans la religion que partout ailleurs.

« Que dois-je faire pour croire ? » demanda un jour quelqu'un à propos d'un acte simple ; on lui répondit : « Le meilleur moyen de le faire, c'est de le faire tout de suite. » Nous perdons du temps à discuter les méthodes quand l'action elle-même est simple. Le chemin le plus court pour croire, c'est de croire. Si le Saint-Esprit a rendu ton cœur sincère, tu croiras dès que la vérité t'est présentée : tu la croiras parce qu'elle est vraie. Le commandement de l'Évangile est clair : « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé » (Ac 16.31). Il est inutile d'éluder cela par des questions et des subtilités : l'ordre est donné, obéis.

Cependant, si tu as des difficultés, porte-les à Dieu dans la prière. Dis à ton Père céleste exactement ce qui te trouble, et supplie-le, par son Saint-Esprit, de t'éclairer. Si je ne comprends pas une phrase dans un livre, je m'adresse à l'auteur ; et s'il est sincère, son explication me satisfait. À combien plus forte raison l'explication divine des points obscurs de l'Écriture satisfera-t-elle le cœur du chercheur ! Le Seigneur est disposé à se révéler : va vers lui, et tu verras. Rends-toi aussitôt dans ta chambre, et crie : « Saint-Esprit, conduis-moi dans la vérité ! Ce que je ne sais pas, enseigne-le-moi ! »

De plus, si la foi te semble difficile, il se peut que le Saint-Esprit t'aide à croire en te faisant entendre souvent et avec attention ce que tu es appelé à croire. Nous croyons bien des choses simplement parce que nous les avons entendues souvent. N'en est-il pas ainsi dans la vie courante ? Si tu entends une affirmation cinquante fois par jour, tu finis par la croire. Ainsi, le Saint-Esprit bénit souvent l'écoute répétée de la vérité et s'en sert pour engendrer la foi. Il est écrit : « La foi vient de ce qu'on entend » (Ro 10.17). Donc, écoute souvent. Si j'écoute attentivement l'Évangile, un jour, par la grâce du Saint-Esprit, je me surprendrai à croire ce que j'ai entendu. Seulement, prends garde à écouter la vérité et non des discours qui ébranleraient ta confiance.

Si cela te semble trop peu, considère ensuite le témoignage des autres. Les Samaritains crurent à cause du témoignage de la femme (Jn 4.39). Beaucoup de nos convictions naissent ainsi : du témoignage d'autrui. Je crois qu'il existe un pays nommé le Japon, bien que je ne l'aie jamais vu, parce que d'autres y sont allés. Je crois que je mourrai, bien que je n'aie jamais expérimenté la mort, parce que tant d'autres, que j'ai connus, sont morts. De même, écoute ceux qui te disent comment ils ont été sauvés, pardonnés, transformés. Si tu recherches un peu, tu trouveras quelqu'un semblable à toi qui a été délivré. Si tu as été un voleur, tu verras qu'un voleur a été lavé dans le sang de Christ. Si tu as vécu dans l'impureté, tu verras que des hommes et des femmes ont été purifiés de la même manière. Si tu es désespéré, tu découvriras que plusieurs saints ont connu le même désespoir, et ils se feront une joie de te raconter comment le Seigneur les a délivrés. En entendant leurs récits, l'Esprit de Dieu t'amènera à croire.

Souviens-toi de l'histoire de cet Africain à qui un missionnaire disait que l'eau pouvait devenir si dure qu'un homme pouvait marcher dessus. Il répondit : « Je crois beaucoup de choses que tu m'as dites, mais cela, jamais. » Quand il vint en Europe et vit la rivière gelée, il refusa pourtant d'y marcher, jusqu'à ce qu'il voie le missionnaire et d'autres hommes traverser sans danger. Alors seulement, il se décida à poser le pied sur la glace. De même, quand tu verras d'autres croire en l'Agneau de Dieu et goûter la paix et la joie, tu seras toi-même conduit doucement à croire. Le témoignage des autres est un moyen dont Dieu se sert pour conduire à la foi.

Un moyen encore meilleur consiste à considérer l'autorité sur laquelle repose l'ordre de croire. Ce n'est pas la mienne, sinon tu pourrais la rejeter ; c'est celle de Dieu lui-même. Il t'ordonne de croire en Jésus-Christ, et tu n'as pas le droit de désobéir à ton Créateur.

Un contremaître d'usine avait souvent entendu l'Évangile, mais craignait de ne pas avoir le droit de venir à Christ. Un jour, son patron lui fit passer un billet : « Venez

à ma maison après le travail. » L'homme s'y rendit, et le maître, en sortant, lui dit sèchement : « Que viens-tu faire ici, à cette heure ? Le travail est fini. » — « Monsieur, répondit-il, vous m'avez envoyé un mot me demandant de venir. » — « Tu veux dire que, simplement parce que j'ai écrit cela, tu t'es cru autorisé à venir frapper à ma porte ? » — « Eh bien, oui, monsieur : vous m'avez appelé, j'ai donc le droit de venir. » — « Entre, Jean, dit le maître ; j'ai un autre message à te lire. » Et il lut : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos » (Mt 11.28). Puis il ajouta : « Crois-tu qu'après un tel message de Christ tu puisses avoir tort de venir à lui ? » L'homme comprit aussitôt et crut pour la vie éternelle.

Ainsi, toi aussi, tu as une autorité légitime pour venir à Christ, car c'est Dieu lui-même qui t'y invite.

Si cela ne suffit pas encore, médite sur ce que tu dois croire : que le Seigneur Jésus-Christ a souffert à la place des pécheurs et qu'il est capable de sauver tous ceux qui se confient en lui. Quelle nouvelle plus glorieuse pourrait-on croire ? Quelle vérité plus consolante, plus divine, plus digne de foi ? Médite cela souvent, étudie les quatre Évangiles, lis les épîtres de Paul, et tu verras que ce message est si plein d'amour et de grâce que tu ne pourras qu'y croire.

Si cela encore ne t'ébranle pas, pense à la personne de Jésus-Christ : pense à qui il est, à ce qu'il a fait, à ce qu'il est maintenant, assis à la droite du Père. Comment pourrais-tu douter de lui ? Douter de Jésus, c'est une cruauté envers celui qui n'a jamais menti. Il n'a rien fait pour mériter la méfiance ; au contraire, il est digne de la confiance la plus absolue. Pourquoi le crucifier de nouveau par ton incrédulité ? N'est-ce pas lui mettre encore une couronne d'épines ? Tu demandes : « Comment puis-je croire ? » Je te réponds : « Comment peux-tu ne pas croire ? »

Et si tout cela reste vain, alors c'est toi-même qu'il faut accuser : quelque chose ne va pas dans ton cœur. Mon dernier mot est donc : soumets-toi à Dieu. L'orgueil ou le préjugé sont à la racine de ton incrédulité. Que le Saint-Esprit enlève ton inimitié et te fasse plier. Tu es un rebelle, un orgueilleux rebelle : voilà pourquoi tu ne crois pas ton Dieu. Abandonne ta rébellion, dépose les armes, rends-toi à ton Roi. Jamais une âme qui a crié : « Seigneur, je me rends » n'a longtemps tardé à croire. Si tu refuses encore de te soumettre, c'est que tu veux garder ta propre volonté, et c'est là la racine de ton incrédulité. Jésus a dit : « Comment pouvez-vous croire, vous qui tirez votre gloire les uns des autres ? » (Jn 5.44). L'amour-propre engendre l'incrédulité. Humilie-toi, ô homme ! Plie-toi devant ton Dieu, et tu croiras bientôt en ton Sauveur.

Puisse le Saint-Esprit agir maintenant, secrètement mais efficacement, et t'amener en ce moment même à croire au Seigneur Jésus-Christ ! Amen.

La régénération et le Saint-Esprit

« Vous devez naître de nouveau. » Cette parole de notre Seigneur Jésus a effrayé bien des âmes, comme l'épée flamboyante du chérubin à l'entrée du paradis. Beaucoup ont

désespéré, voyant que ce changement est au-delà de toute leur puissance. La nouvelle naissance vient d'en haut, et par conséquent, elle n'est pas dans le pouvoir de la créature. Je ne veux ni nier ni dissimuler cette vérité, car il serait cruel de donner un faux espoir. Oui, la nouvelle naissance est surnaturelle, et le pécheur ne peut la produire lui-même. Mais ce serait un piètre secours que de te consoler en te mentant.

Pourtant, n'est-il pas remarquable que le même chapitre où Jésus déclare cette vérité contienne aussi l'affirmation la plus claire du salut par la foi ? Lis le troisième chapitre de l'Évangile selon Jean, sans t'arrêter seulement aux premiers versets. Il est vrai que Jésus dit :

« En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu » (Jn 3.3).

Mais un peu plus loin, il ajoute :

« Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle » (Jn 3.14-15).

Et encore : « Celui qui croit en lui n'est point jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu » (Jn 3.18).

Ces deux affirmations viennent des mêmes lèvres, sur la même page inspirée ; elles ne peuvent se contredire. Si d'un côté le Seigneur déclare que la nouvelle naissance est nécessaire pour voir le royaume de Dieu, et que de l'autre il promet la vie éternelle à quiconque croit en lui, alors nous pouvons conclure avec assurance que Dieu donne la nouvelle naissance à tous ceux qui croient. Croire en Jésus, c'est déjà la preuve que l'Esprit agit et qu'on est né de nouveau.

Nous nous confions en Jésus précisément pour ce que nous ne pouvons faire nous-mêmes. S'il était en notre pouvoir de nous régénérer, pourquoi regarderions-nous vers lui ? Croire est notre part ; créer en nous un cœur nouveau est la sienne. Il ne croira pas à notre place, et nous ne pouvons régénérer notre âme sans lui. Il suffit que nous obéissions au commandement : « Crois ! », et le Seigneur accomplira en nous l'œuvre de la nouvelle naissance. Celui qui a été jusqu'à mourir pour nous sur la croix ne manquera pas de nous donner tout ce qui est nécessaire à notre salut éternel.

Tu dis : « Mais le changement du cœur est l'œuvre du Saint-Esprit. » Oui, c'est une vérité absolue, et qu'il ne faut ni contester ni oublier. Mais l'œuvre du Saint-Esprit est secrète, mystérieuse ; on ne la perçoit que par ses fruits. Il y a déjà des mystères dans la naissance naturelle ; combien plus dans la naissance spirituelle ! Jésus a dit : « Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit ; mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va. Il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit » (Jn 3.8). Nous savons au moins ceci : le mystère de l'Esprit n'est pas une excuse pour refuser de croire au Christ dont cet Esprit rend témoignage.

Si un homme était chargé de semer un champ, pourrait-il dire : « Je ne sèmerai pas,

puisque Dieu seul peut faire germer la semence » ? Serait-il justifié de négliger son travail parce que la croissance appartient à Dieu ? Non : il sème, confiant que Dieu donnera la moisson. De même, nul ne reste inactif dans la vie quotidienne sous prétexte que « si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain » (Ps 127.1). Pourquoi donc agirions-nous autrement dans la vie spirituelle ? Aucun homme qui croit en Jésus ne découvrira jamais que le Saint-Esprit refuse d'agir en lui ; sa foi même prouve que l'Esprit opère déjà dans son cœur.

Dieu agit dans la providence, et pourtant les hommes travaillent, respirent, vivent, sans même y penser ; car c'est lui qui leur donne souffle et force jour après jour. Ainsi en est-il dans la grâce : nous nous repentons et croyons, mais nous reconnaissons ensuite que c'est Dieu qui nous a donné de vouloir et de faire selon son bon plaisir (Ph 2.13). Où donc est la difficulté ? Elle n'existe que dans les esprits qui cherchent des prétextes pour différer.

Certaines vérités qui semblent difficiles à expliquer sont très simples à expérimenter. Il n'y a pas de contradiction entre ces deux réalités : le pécheur croit, et sa foi est produite en lui par le Saint-Esprit. Ce sont deux aspects du même miracle. Seul l'orgueil pousse l'homme à se compliquer la vie quand son âme est en danger. Refuserais-tu d'entrer dans un canot de sauvetage sous prétexte que tu ignores la loi de la gravité ? Ou de manger tant que tu ne comprends pas la chimie de la digestion ? Si tu veux attendre de tout comprendre avant de croire, tu ne seras jamais sauvé. Et si tu laisses tes propres raisonnements t'empêcher d'accepter le pardon offert en Jésus-Christ, tu périras d'une mort spirituelle méritée.

Ne commets pas ce suicide spirituel au nom de la « réflexion ». Laisse les subtilités métaphysiques aux morts ; toi, vis ! Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé.

Mon rédempteur est vivant

J'ai parlé sans cesse au lecteur du Christ crucifié, grand espoir des coupables ; mais il est sage de se souvenir que notre Seigneur est ressuscité d'entre les morts et qu'il vit éternellement.

Tu n'es pas invité à te confier en un Jésus mort, mais en un Jésus vivant — celui qui, bien qu'il soit mort pour nos péchés, est ressuscité pour notre justification (Ro 4.25). Tu peux venir à Jésus dès maintenant, comme à un ami présent et vivant. Il n'est pas seulement un souvenir du passé, mais une personne réelle et actuelle, qui entend la prière et y répond. Il vit pour continuer l'œuvre pour laquelle il a autrefois donné sa vie. Il intercède pour les pécheurs à la droite du Père, et c'est pour cela qu'il est capable de sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui (Hé 7.25). Viens donc à ce Sauveur vivant, si tu ne l'as jamais fait auparavant.

Ce Jésus vivant a aussi été élevé dans la gloire et la puissance. Il ne souffre plus comme « un homme humble devant ses ennemis », ni ne travaille comme « le fils du charpentier » ; mais il est exalté au-dessus de toute principauté et de toute autorité, et de

tout nom qui se peut nommer. Le Père lui a donné tout pouvoir dans le ciel et sur la terre (Mt 28.18), et il exerce cette puissance souveraine pour accomplir son œuvre de grâce. Écoute ce que Pierre et les apôtres ont déclaré devant le grand-prêtre et le conseil :

« Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez tué, en le pendant au bois. Dieu l'a élevé par sa droite comme Prince et Sauveur, pour donner à Israël la repentance et le pardon des péchés » (Ac 5.30-31).

La gloire qui entoure le Seigneur exalté devrait insuffler l'espérance dans le cœur de tout croyant. Jésus n'est pas un sauveur quelconque — il est un grand « sauveur » (És 19.20). Il est le Rédempteur couronné et intronisé des hommes. Le Père a mis entre ses mains le pouvoir de la vie et de la mort ; tous les hommes sont sous le gouvernement médiateur du Fils, et il vivifie qui il veut (Jn 5.21). Il ouvre, et nul ne ferme (Ap 3.7). À sa parole, l'âme enchaînée par le péché et la condamnation peut être libérée en un instant. Il étend son sceptre d'argent, et quiconque le touche vit.

C'est un grand bien pour nous que, puisque le péché vit, que la chair vit, et que le diable vit, Jésus vive aussi — et qu'il possède une puissance infiniment supérieure pour sauver.

Toute son exaltation, toute sa puissance, sont pour nous. Il a été « élevé pour être » et « élevé pour donner » : Prince et Sauveur, afin de donner tout ce qui est nécessaire au salut de ceux qui viennent à lui. Jésus ne possède rien qu'il ne veuille employer pour le salut d'un pécheur ; il n'est rien qu'il ne veuille manifester dans la surabondance de sa grâce. Il lie sa royauté à son œuvre de rédemption, comme s'il ne voulait pas de l'une sans l'autre. Son exaltation a pour but de bénir les hommes — c'est la couronne même de sa gloire. Quelle source d'espérance pour ceux qui cherchent le salut en Christ !

Jésus a enduré une profonde humiliation ; il y avait donc place pour une grande exaltation. Par cette humiliation, il a accompli toute la volonté du Père, et il a été élevé en récompense dans la gloire. Il emploie cette gloire pour le bien de son peuple. Lève les yeux, lecteur, vers ces collines de gloire d'où vient ton secours (Ps 121.1). Contemple la majesté du Prince et Sauveur : n'est-ce pas une bonne nouvelle pour les hommes qu'un Homme soit maintenant sur le trône de l'univers ? N'est-ce pas glorieux que le Seigneur de tout soit aussi le Sauveur des pécheurs ? Nous avons un ami à la cour — oui, un ami sur le trône. Il mettra tout son pouvoir au service de ceux qui lui confient leur cause. Comme le dit un de nos poètes :

Il vit toujours pour intercéder
Devant la face du Père ;
Remets-lui ton âme, ô mon cœur,
Et sois certain de la grâce du Seigneur.

Viens, ami, confie ta cause et ton âme entre les mains percées de ton Sauveur — ces mains aujourd'hui glorifiées, portant les anneaux du pouvoir royal. Aucune requête n'a jamais échoué entre les mains de ce grand Avocat.

La repentance doit aller avec le pardon

Il est clair, d'après le texte que nous avons récemment cité, que la repentance est inséparablement liée au pardon des péchés. Dans Actes 5.31, nous lisons que Jésus a été « élevé pour donner la repentance et le pardon des péchés ». Ces deux bénédictions viennent de la même main sacrée — celle qui fut un jour clouée à la croix, mais qui est maintenant élevée dans la gloire. Repentance et pardon sont unis par le dessein éternel de Dieu. « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas. »

Repentance et pardon doivent aller ensemble — et tu le comprendras aisément en y réfléchissant un peu. Il est impossible que Dieu pardonne à un pécheur impénitent : ce serait le confirmer dans sa voie mauvaise et lui apprendre à mépriser le mal. Si le Seigneur disait : « Tu aimes ton péché, tu vis dedans, et tu continues d'empirer ; mais malgré tout, je te pardonne », ce serait donner une horrible licence à l'iniquité. L'ordre moral du monde serait renversé, et l'anarchie spirituelle suivrait. Si l'homme persiste dans son péché et refuse de s'en repentir, il ne peut être pardonné, mais doit récolter les fruits de son obstination. Selon la bonté infinie de Dieu, il est promis que si nous confessons et abandonnons nos péchés, et si nous recevons par la foi la grâce offerte en Jésus-Christ, Dieu est « fidèle et juste pour nous les pardonner et nous purifier de toute iniquité » (1 Jn 1.9). Mais tant que Dieu est Dieu, il ne peut y avoir de promesse de miséricorde pour celui qui demeure volontairement dans le mal. Aucun rebelle ne peut espérer que le Roi pardonne sa trahison tant qu'il reste en révolte ouverte. Et personne ne saurait croire que le Juge de toute la terre efface nos fautes si nous refusons de les rejeter.

Il en est ainsi aussi pour la plénitude de la miséricorde divine. Une grâce qui pardonnerait le péché tout en laissant le pécheur y vivre serait une miséricorde mutilée, imparfaite, estropiée. Qu'est-ce qui vaut le plus : être délivré de la culpabilité du péché, ou être délivré de sa puissance ? Je ne veux pas séparer ces deux trésors — ils sont tous deux le fruit du sang précieux de Jésus — mais il semble que la délivrance de l'esclavage du péché soit le couronnement du pardon. Être pardonné est un bienfait inestimable ; nous en faisons le premier motif de nos louanges : « C'est lui qui pardonne toutes tes iniquités » (Ps 103.3). Mais quel sens aurait un pardon qui nous laisserait aimer le mal et nous vautrer encore dans la boue ? Ce serait un doux poison, une grâce qui tuerait. Être lavé, et pourtant rester couché dans la fange ; être déclaré pur, et porter encore la lèpre au front — voilà le simulacre de la miséricorde ! Qu'importe de tirer un homme de son tombeau s'il demeure mort ? Pourquoi le conduire à la lumière s'il reste aveugle ? Mais grâce à Dieu, « celui qui pardonne nos iniquités guérit aussi nos maladies ». Il lave nos taches passées et nous relève de nos souillures présentes, nous gardant de rechuter à l'avenir. Nous devons recevoir avec joie ces deux dons inséparables : repentance et pardon. Le salut est un tout indivisible. Diviser l'œuvre de la grâce, ce serait vouloir couper l'enfant vivant en deux — et ceux qui l'oseraient n'en sont pas les héritiers.

Je te le demande, toi qui cherches le Seigneur : serais-tu satisfait de l'un de ces dons sans l'autre ? Te contenterais-tu que Dieu te pardonne ton péché tout en te laissant aussi charnel et corrompu qu'avant ? Oh, non ! L'âme vivifiée craint le péché plus encore que le châtement. Son cri n'est pas : « Qui me délivrera de la punition ? », mais : « Misérable

que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » (Ro 7.24). Puisque repentance et pardon s'accordent avec le désir du cœur régénéré, et qu'ils sont nécessaires à la sainteté et au salut complet, sois assuré qu'ils demeureront toujours unis.

Repentance et pardon sont toujours liés dans l'expérience de tout vrai croyant. Jamais un homme n'a sincèrement regretté son péché en croyant sans être pardonné ; et jamais un homme n'a été pardonné sans s'être repenti. Il n'existe, sous le ciel, aucun cas où le péché ait été effacé sans que le cœur ait été conduit à la repentance et à la foi. La haine du mal et le sentiment du pardon naissent et vivent ensemble dans l'âme.

Ces deux grâces agissent l'une sur l'autre. L'homme pardonné se repent davantage ; et celui qui se repent reçoit plus pleinement le pardon. Souviens-toi d'abord que le pardon conduit à la repentance, comme le dit Hart :

La loi, la peur endurent,
Quand elles agissent seules ;
Mais le sang du pardon promis
Attendrit les cœurs de pierre.

Quand nous savons que nous sommes pardonnés, nous détestons le péché ; et quand la foi devient pleine assurance — quand nous savons que le sang de Jésus nous a rendus plus blancs que neige — alors notre repentance atteint sa profondeur la plus vraie. Repentance et foi croissent ensemble. Ne te trompe pas : la repentance n'est pas un devoir de quelques jours, une pénitence à expédier vite ! Non, c'est une grâce de toute la vie, comme la foi. Les enfants de Dieu se repentent, les jeunes hommes se repentent, et les pères aussi. La repentance est inséparable de la foi. Tant que nous marchons par la foi et non par la vue, la larme de la repentance brille dans l'œil de la foi. La vraie repentance naît de la foi en Jésus, et la vraie foi en Jésus porte toujours la marque de la repentance. Ces deux sœurs, comme des jumelles inséparables, vivent et respirent ensemble. Plus nous croyons à l'amour pardonnant de Christ, plus nous haïssons le péché ; et plus nous haïssons le péché, plus nous goûtons la joie du pardon. Le fiel de la repentance et le miel du pardon se mêlent dans la coupe de toute vraie vie chrétienne, et forment un bonheur incomparable.

Ces deux dons de l'alliance s'attestent mutuellement. Si je me repens, je sais que je suis pardonné. Car comment savoir que je suis pardonné, si je n'ai pas été détourné de mon péché ? Être croyant, c'est être pénitent. Foi et repentance sont les deux bras du même laboureur, les deux rayons de la même roue. La repentance, c'est un cœur brisé à cause du péché et séparé du péché. Elle est un changement de pensée profond et total, accompagné de tristesse pour le passé et d'un désir sincère de marcher dans la nouveauté de vie.

Se repentir, c'est quitter
Les fautes d'autrefois,
Et prouver que l'on a pleuré
En ne les faisant plus.

Là où cela est vrai, nous pouvons être sûrs du pardon : jamais le Seigneur n'a brisé un cœur pour le péché sans lui donner aussi la paix. Et si nous goûtons le pardon par le

sang de Jésus, justifiés par la foi et en paix avec Dieu, nous savons que notre repentance est authentique.

Mais n'imagine pas que ta repentance soit la cause de ton pardon : elle en est la compagne. Ne crois pas pouvoir te repentir avant de contempler la grâce du Seigneur Jésus et sa disposition à effacer ton péché. Mets ces deux bénédictions à leur juste place : elles sont comme les deux colonnes de bronze, Jakin et Boaz, qui se dressaient à l'entrée du temple (1 R 7.21), formant le passage vers la présence de Dieu. Nul ne vient au Père sans passer entre les piliers de la repentance et du pardon. Et quand la lumière du pardon illumine les larmes de la repentance, l'arc-en-ciel de la grâce brille dans ton cœur. La repentance et la foi sont la trame et la chaîne du tissu d'une vraie conversion : ainsi reconnaîtras-tu un véritable enfant de Dieu.

Enfin, souviens-toi que ces deux dons — repentance et pardon — coulent de la même source et sont donnés par le même Sauveur. Le Seigneur Jésus, dans sa gloire, accorde l'un et l'autre à ceux qui viennent à lui. Tu ne les trouveras nulle part ailleurs. Jésus les offre dès maintenant, gratuitement, à quiconque veut les recevoir. Que nul chercheur de miséricorde ne l'oublie : tout ce qui est nécessaire au salut vient de Christ. La foi est un don de Dieu, tout comme le Sauveur sur lequel elle repose. La repentance est une œuvre de grâce, tout comme l'expiation qui ôte le péché. Du commencement à la fin, le salut est par grâce seule.

Ce n'est pas le Saint-Esprit qui se repent — il n'a rien à confesser ; ni le Christ, car il est sans péché. C'est nous qui devons nous repentir de nos fautes, de tout notre cœur, de tout notre entendement, de toute notre volonté. Mais derrière cet acte personnel, il y a une influence secrète, douce et puissante — l'œuvre de l'Esprit de Dieu, qui éclaire, brise, attendrit et transforme. Il nous fait voir le péché pour ce qu'il est — hideux — et nous fait aimer la sainteté. Il nous pousse d'un degré de grâce à l'autre, travaillant en nous « le vouloir et le faire selon son bon plaisir » (Ph 2.13).

Soumettons-nous donc dès maintenant à ce bon Esprit, afin qu'il nous conduise à Jésus, qui donne librement la double bénédiction de la repentance et du pardon, selon les richesses de sa grâce.

« C'est par la grâce que vous êtes sauvés » (Ép 2.8).

Comment la repentance est donnée

Revenons au grand texte : « Dieu a élevé Jésus par sa droite pour être Prince et Sauveur, afin de donner à Israël la repentance et le pardon des péchés » (Ac 5.31). Notre Seigneur Jésus-Christ est monté au ciel afin que la grâce descende sur la terre. Sa gloire sert à rendre sa grâce plus abondante. Le Seigneur n'a pas fait un seul pas vers le haut sans avoir pour dessein d'élever avec lui les pécheurs croyants. Il a été exalté pour donner la repentance — et cela devient clair si nous nous rappelons quelques grandes vérités.

L'œuvre que notre Seigneur a accomplie a rendu la repentance possible, valable et

agréable à Dieu. La loi, elle, ne parle pas de repentance ; elle dit simplement : « L'âme qui pèche, c'est celle qui mourra » (Éz 18.4). Si Jésus n'était pas mort, ressuscité, et monté vers le Père, à quoi servirait ta repentance ou la mienne ? Nous pourrions connaître le remords, avec ses tourments, mais non la vraie repentance, avec ses espérances. Comme simple sentiment naturel, la repentance n'a que peu de valeur : elle est souvent mêlée à la peur égoïste du châtement. Mais Jésus est intervenu, il a acquis un mérite infini ; et maintenant nos larmes de repentance, unies à son œuvre, deviennent précieuses. Il est exalté afin que, par la vertu de son intercession, la repentance ait une place devant Dieu. C'est ainsi qu'il « donne la repentance » : il lui confère une valeur et une acceptation qu'elle n'aurait jamais eues autrement.

Lorsque Jésus a été exalté, le Saint-Esprit a été répandu pour produire en nous toutes les grâces nécessaires. C'est lui qui crée la repentance dans le cœur en renouvelant surnaturellement la nature humaine et en ôtant le cœur de pierre pour donner un cœur de chair (Éz 36.26). Ne t'assieds pas à essayer de tirer de tes yeux des larmes impossibles. La repentance ne vient pas d'une nature rebelle, mais d'une grâce souveraine. Ne t'enferme pas pour te frapper la poitrine, espérant faire jaillir des émotions qui n'existent pas. Va plutôt au Calvaire et contemple comment Jésus est mort. Regarde vers les collines d'où vient ton secours. Le Saint-Esprit est venu pour répandre la repentance dans les cœurs, comme autrefois il planait sur le chaos pour y faire naître la vie et l'ordre. Adresse-lui cette prière : « Esprit Saint, viens habiter en moi. Rends mon cœur doux et humble, afin que je haïsse le péché et que je m'en repente sincèrement. » Il t'entendra et te répondra.

Souviens-toi aussi que, lorsqu'il fut exalté, notre Seigneur donna la repentance non seulement en envoyant l'Esprit, mais aussi en consacrant toutes les œuvres de la nature et de la providence à la fin de notre salut. Tout peut devenir un appel à la repentance — que ce soit le chant du coq de Pierre ou le tremblement de terre du géolier de Philippes. Jésus, du trône de Dieu, dirige toutes choses ici-bas pour le bien de ses rachetés. Il se sert des douceurs et des amertumes, des joies et des épreuves, pour amener les pécheurs à un meilleur état d'esprit envers Dieu. Sois reconnaissant pour la pauvreté, la maladie ou la tristesse qui t'ont touché : c'est par elles que Jésus travaille la vie de ton âme et t'attire à lui. Souvent, la miséricorde de Dieu arrive à la porte de nos cœurs montée sur le cheval noir de l'affliction. Le Christ utilise tout le cours de notre expérience pour nous détacher de la terre et nous attirer vers le ciel. Il règne dans les cieux afin que, par toutes les circonstances de la vie, il amollisse les cœurs durs et les tourne vers la repentance.

De plus, il agit encore aujourd'hui : par ses chuchotements dans la conscience, par son Livre inspiré, par la voix de ceux qui le prêchent, par la prière de ses amis et l'amour de ses saints. Il peut envoyer un mot qui frappera ton cœur de pierre comme le bâton de Moïse frappa le rocher, et en fera jaillir les sources de la repentance. Il peut te rappeler un verset de l'Écriture qui te brisera aussitôt. Il peut mystérieusement adoucir ton âme, t'envahir d'une sainte disposition, sans que tu saches d'où cela vient. Sois sûr que celui qui est monté dans la gloire, paré de toute majesté, possède mille moyens pour produire la repentance dans le cœur de ceux à qui il accorde le pardon. Il est prêt, maintenant même, à te la donner. Demande-la-lui.

Remarque avec consolation que le Seigneur Jésus donne cette repentance aux plus improbables des hommes. « Il est exalté pour donner la repentance à Israël. » — À Israël ! Ce peuple qui avait crié : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » (Mt 27.25). Quelle grâce insondable ! Si tu as grandi dans la lumière chrétienne et que tu l'aies rejetée, il y a encore de l'espérance. Si tu as péché contre ta conscience, contre l'Esprit-Saint, contre l'amour de Jésus, il y a encore un temps pour te repentir. Même si ton cœur est aussi dur que celui d'Israël autrefois, il peut encore être attendri, car Jésus est exalté et revêtu de puissance infinie. Pour ceux qui ont le plus péché, pour ceux qui ont ajouté à leurs fautes les plus grandes résistances, le Seigneur est exalté afin de leur donner la repentance et le pardon des péchés. Quelle bonne nouvelle !

Le cœur d'Israël était devenu dur comme le diamant. Luther pensait qu'un Juif ne pouvait être converti — mais il se trompait. Et même si, depuis des siècles, le peuple d'Israël a rejeté le Sauveur, Christ demeure « exalté pour donner la repentance et le pardon des péchés ». Peut-être, lecteur, n'es-tu pas Israélite, mais ton cœur est tout aussi rebelle et fermé à l'appel du Seigneur. Pourtant, Jésus peut encore t'accorder la repentance. Peut-être en viendras-tu à dire, comme William Hone, autrefois incrédule obstiné, et plus tard conquis par la grâce souveraine :

Le cœur le plus fier qui ait battu
A été soumis en moi ;
La volonté la plus indomptable
Qui s'élevait contre Toi
Est brisée, ô mon Roi !
Ton vouloir, et non le mien,
Sera désormais le mien ;
Je confesse Jésus-Christ mon Dieu,
Mon Sauveur, mon Seigneur,
Et sa croix sera mon signe.

Le Seigneur peut donner la repentance aux plus improbables, changeant les lions en agneaux et les corbeaux en colombes. Levons les yeux vers lui pour que ce grand changement s'opère en nous. La contemplation de la mort de Christ est l'un des moyens les plus sûrs et les plus rapides d'obtenir la repentance. Ne cherche pas à la faire jaillir du puits sec de ta nature corrompue : tu n'y trouveras rien. Porte ton cœur dans la prière à celui qui le connaît, et dis : « Seigneur, purifie-le, renouvelle-le, et fais-y naître la repentance. » Plus tu essaieras de provoquer toi-même des émotions pieuses, plus tu seras déçu ; mais si tu médites sur Jésus mourant pour toi, la repentance jaillira d'elle-même. Pense à son sang versé par amour pour toi ; contemple son agonie, sa sueur sanglante, sa croix, sa passion. Et tandis que tu regardes, il te regardera — et son regard fera pour toi ce qu'il fit pour Pierre : tu sortiras et pleureras amèrement. Celui qui est mort pour toi peut, par son Esprit, te faire mourir au péché ; et celui qui est monté dans la gloire pour toi peut attirer ton âme après lui, loin du mal, vers la sainteté.

Je te laisse une seule pensée : ne cherche pas le feu sous la glace, ni la vie dans ton cœur naturel. Ne regarde pas en toi-même pour trouver la repentance ; regarde au Vivant pour la vie. Regarde à Jésus pour tout ce dont tu as besoin entre la porte de l'enfer

et celle du ciel. Ne cherche ailleurs aucune part de ce que Jésus se plaît à donner. Souviens-toi seulement : Le Christ est tout.

La crainte de chuter à la fin

Une sombre crainte hante l'esprit de beaucoup de ceux qui s'approchent de Christ : ils redoutent de ne pas persévérer jusqu'à la fin. J'ai souvent entendu le chercheur dire : « Si je confiais mon âme à Jésus, il se pourrait pourtant qu'un jour je retombe dans la perdition. J'ai déjà eu de bons sentiments, mais ils se sont évanouis. Ma bonté a été comme la nuée du matin, comme la rosée qui se dissipe tôt. Elle est venue soudain, a duré un temps, a promis beaucoup, puis a disparu. »

Je crois que cette crainte est souvent la mère de la chute même. Certains, parce qu'ils ont eu peur de se confier entièrement à Christ — pour le temps présent et pour l'éternité — ont échoué justement à cause de cela : leur foi n'a été qu'un élan passager, trop faible pour sauver. Ils ont commencé en s'appuyant un peu sur Jésus, mais comptant sur eux-mêmes pour continuer. Ils ont donc mal commencé, et, par une conséquence naturelle, se sont bientôt arrêtés. Si nous comptons sur nous-mêmes pour « tenir bon », nous ne tiendrons pas. Même si nous nous reposons sur Jésus pour une partie de notre salut, nous échouons si nous comptons sur nous pour le reste. Une chaîne n'est jamais plus forte que son maillon le plus faible. Si Jésus est notre espérance pour tout — sauf pour une chose — nous échouons entièrement, car cette chose sera notre perte.

Je n'ai aucun doute que des erreurs sur la doctrine de la persévérance des saints ont empêché bien des âmes de persévérer. Ceux qui avaient bien commencé ont cessé de courir parce qu'ils comptaient sur eux-mêmes pour continuer. Garde-toi d'ajouter, ne serait-ce qu'un peu, de toi-même au ciment avec lequel tu bâtis ta foi : sinon, tu feras un mortier sans force, et tout s'écroulera. Si tu regardes à Christ pour ton commencement, garde-toi de regarder à toi pour ta fin. Il est l'Alpha : veille à ce qu'il soit aussi ton Oméga. Si tu as commencé par l'Esprit, ne compte pas être « parfait par la chair » (Ga 3.3). Commence comme tu veux continuer, et continue comme tu as commencé : que le Seigneur soit ton tout en tout. Oh ! que le Saint-Esprit nous donne une claire conscience d'où vient la force qui nous préservera jusqu'au jour de la venue du Seigneur !

Écoute ce que Paul dit sur ce sujet en écrivant aux Corinthiens :

Notre Seigneur Jésus-Christ « vous affermira aussi jusqu'à la fin, pour que vous soyez irréprochables au jour de notre Seigneur Jésus-Christ. Dieu est fidèle, lui qui vous a appelés à la communion de son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur » (1 Co 1.8-9).

Ces paroles supposent un grand besoin, en nous montrant comment Dieu y pourvoit. Là où Dieu fait provision, il y a nécessité : car rien d'inutile ne charge l'alliance de grâce. Il n'y a pas de boucliers d'or inutilisés dans l'arsenal de Dieu. Ce qu'il prépare, nous en aurons besoin. D'ici à la consommation de toutes choses, chaque promesse divine, chaque ressource du pacte de grâce, sera mise en œuvre. Le besoin urgent de toute âme croyante, c'est d'être affermie, gardée, préservée jusqu'à la fin. C'est la nécessité des saints les plus avancés, car Paul écrivait à des croyants de Corinthe, riches en dons

spirituels. Ces hommes sentaient d'autant plus leur dépendance quotidienne de la grâce. La statue de marbre n'a pas besoin de nourriture ; mais l'homme vivant a faim et soif, et il se réjouit de savoir que son pain et son eau lui sont assurés, autrement il défailirait en chemin. Ainsi, le croyant tire chaque jour de la source divine, car sans elle, il ne pourrait vivre un seul jour.

Ceci est vrai des plus doués des saints — même de ceux « enrichis en toute connaissance et en toute parole ». Eux aussi ont besoin d'être « affermis jusqu'à la fin », sinon leurs dons deviendraient leur ruine. Si nous avions les langues des anges, si nous ne recevions pas de grâce nouvelle, que deviendrions-nous ? Même avec toute l'expérience d'un père dans la foi, même en connaissant tous les mystères, nous ne pourrions vivre un seul jour sans que la vie divine coule en nous depuis notre Chef de l'alliance. Celui qui a commencé en nous cette bonne œuvre doit l'achever jusqu'au jour de Jésus-Christ (Ph 1.6), sans quoi tout échouerait misérablement.

Ce besoin découle aussi de nous-mêmes. Beaucoup craignent de ne pas persévérer parce qu'ils connaissent leur propre inconstance. Certains sont naturellement instables, changeants comme des papillons : ils passent de fleur en fleur, d'idée en idée, d'église en église, sans jamais s'enraciner. Ceux-là doivent doublement prier pour être rendus fermes et inébranlables. Quant à nous tous, même les plus stables, nous savons combien notre cœur est faible. Ne trouvons-nous pas, en un seul jour, mille occasions de tomber ? Vous qui aspirez à la sainteté parfaite, ne sentez-vous pas que, dès les premières heures du matin, vous avez déjà dit ou fait assez de choses pour rougir de honte ? Même seul dans la cellule d'un ermite, la tentation te suivrait, car tu ne peux échapper à toi-même. C'est pourquoi, si le Seigneur ne nous affermit pas, nous trébucherons ; non renversés par l'ennemi, mais par notre propre négligence. Seigneur, sois notre force ! Nous ne sommes que faiblesse.

Ajoute à cela la lassitude d'une longue vie chrétienne. Au début, nous montons « sur des ailes comme des aigles » (És 40.31) ; plus tard, nous courons sans nous lasser ; et dans nos meilleurs jours, nous marchons sans défailir. Le rythme est plus lent, mais plus constant. Le chemin est rude, et Dieu a promis des chaussures d'airain, car il y a des Collines de difficulté et des Vallées d'humiliation ; une Vallée de l'Ombre de la Mort, et même une Foire de Vanité. Et pourtant, à travers tout cela, ceux qui persévèrent jusqu'à la fin seront « des hommes qu'on admire » (Za 3.8).

Les jours d'un croyant sont comme des diamants de miséricorde enfilés sur le fil d'or de la fidélité divine. En gloire, nous raconterons aux anges les richesses insondables de Christ expérimentées sur terre. Nous avons été gardés vivants sur le bord de la mort, comme une flamme brûlant sur la mer, comme une pierre suspendue dans l'air. Quel miracle lorsque nous franchirons la porte de perle, irréprochables au jour du Seigneur ! Nous devrions déjà être pleins d'émerveillement d'être gardés une seule heure — et nous le sommes, je l'espère.

Et ce n'est pas tout : songe à l'endroit où nous vivons. Le monde est un désert hurlant pour beaucoup d'enfants de Dieu. Certains sont favorisés par la providence, mais d'autres mènent un dur combat. Beaucoup n'ont pas fini leur prière du matin qu'ils

entendent déjà le blasphème. Ils travaillent parmi des paroles impures, comme Lot dans Sodome. Même dans la rue, nos oreilles sont offensées. Le monde n'est pas l'ami de la grâce. Nous vivons en pays ennemi ; chaque buisson peut cacher un voleur. À chaque pas, il faut tenir l'épée dégainée — ou du moins, l'arme qu'on appelle « toute prière » (Ép 6.18) toujours prête à la main. Oublie cela, et tu seras vite détrompé. Ô Dieu, aide-nous, affermis-nous jusqu'à la fin, ou que deviendrons-nous ?

La vraie religion est surnaturelle à son commencement, surnaturelle dans sa continuation, et surnaturelle dans sa fin. C'est l'œuvre de Dieu du début à la fin. Oui, nous avons grand besoin que sa main soit toujours étendue. Si tu ressens ce besoin maintenant, rends grâce : car c'est le signe que tu regardes pour ta persévérance, non à toi-même, mais au Seigneur seul, « qui peut vous préserver de toute chute et vous faire paraître devant sa gloire irrépréhensibles et dans l'allégresse » (Jud 24).

Affermissement

Je veux attirer ton attention sur la sécurité que Paul attendait avec assurance pour tous les saints. Il dit : Notre Seigneur Jésus-Christ « vous affermira aussi jusqu'à la fin, pour que vous soyez irréprochables au jour de notre Seigneur Jésus-Christ » (1 Co 1.8). Voilà le genre d'affermissement qu'il faut désirer par-dessus tout. Tu vois, il suppose que les personnes sont déjà dans le bon chemin, et il vise à les y confirmer. Ce serait une chose terrible que d'affermir quelqu'un dans le mal ou dans l'erreur. Pense à un ivrogne endurci, un voleur endurci, ou un menteur endurci. Ce serait un désastre d'être confirmé dans l'incrédulité ou l'impiété. L'affermissement divin n'appartient qu'à ceux en qui la grâce de Dieu s'est déjà manifestée. C'est l'œuvre du Saint-Esprit. Celui qui donne la foi la fortifie et l'établit ; celui qui allume l'amour dans nos cœurs le nourrit et en accroît la flamme. Ce qu'il nous a fait connaître au début, l'Esprit nous le rend ensuite plus clair et plus certain. Les actes saints sont affermis jusqu'à devenir des habitudes, et les affections saintes deviennent des dispositions permanentes. L'expérience et la pratique consolident nos croyances et nos résolutions. Nos joies comme nos peines, nos réussites comme nos échecs, tout concourt au même but — de même qu'un arbre s'enracine à la fois par la douce pluie et les vents rudes. L'esprit s'instruit, le cœur se reconforte ; la prise devient plus ferme, la marche plus stable, et l'homme lui-même plus solide.

Cet affermissement n'est pas une simple croissance naturelle : il est tout autant un acte du Saint-Esprit que la conversion elle-même. Le Seigneur le donne assurément à ceux qui comptent sur lui pour la vie éternelle. Par son œuvre intérieure, il nous délivre de l'instabilité, et nous rend enracinés et fondés en Christ. C'est ainsi qu'il nous sauve — en nous bâtissant en Christ Jésus, et en nous faisant demeurer en lui. Cher lecteur, tu peux t'attendre à cela chaque jour, et tu ne seras pas déçu : celui en qui tu mets ta confiance fera de toi un arbre planté près des eaux, dont même la feuille ne se flétrit point (Ps 1.3).

Quel appui pour l'Église qu'un chrétien affermi ! Il est un réconfort pour les affligés et un soutien pour les faibles. Ne voudrais-tu pas être de ceux-là ? Les croyants affer-

mis sont les piliers de la maison de Dieu. Ils ne sont pas emportés par tout vent de doctrine, ni renversés par la tentation soudaine. Ils sont un ancrage pour les autres, un rempart dans les tempêtes de l'Église. Toi qui débutes dans la vie chrétienne, tu n'oses peut-être espérer parvenir à cela. N'aie pas peur : le même Dieu opérera en toi comme en eux. Celui qui est aujourd'hui un « enfant » en Christ deviendra un jour un « père » dans l'Église. Espère cela, mais comme un don de grâce, non comme un salaire d'effort humain.

L'apôtre inspiré parle ici d'un affermissement « jusqu'à la fin ». Il s'attendait à ce que la grâce de Dieu garde les croyants jusqu'à la fin de leur vie, ou jusqu'au retour du Seigneur. En réalité, il voyait même toute l'Église de Dieu, en tout lieu et en tout temps, conservée jusqu'à la fin de l'âge, jusqu'à ce que le Christ revienne comme Époux pour célébrer les noces avec son Épouse glorifiée. Tous ceux qui sont en Christ seront affermis en lui jusqu'à ce jour glorieux. N'a-t-il pas dit : « car je vis, et vous vivrez aussi » (Jn 14.19)? Et encore : « Je leur donne la vie éternelle ; et elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main » (Jn 10.28). Celui qui a commencé en vous une bonne œuvre la rendra parfaite jusqu'au jour de Jésus-Christ (Ph 1.6).

L'œuvre de la grâce dans l'âme n'est pas une réforme superficielle : la vie nouvelle implantée en nous vient d'une semence vivante et incorruptible, qui demeure à jamais (1 Pi 1.23). Les promesses faites aux croyants ne sont pas passagères, mais contiennent cette assurance — que le croyant persévérera jusqu'à la gloire éternelle. Nous sommes « gardés par la puissance de Dieu, par la foi, pour le salut » (1 Pi 1.5). Le juste persévérera dans sa voie, non par son mérite ni sa force, mais par la faveur gratuite du Seigneur. Aucun de ses brebis ne se perdra, aucun membre de son corps ne mourra, aucun joyau de sa couronne ne manquera au jour où il fera paraître ses trésors (Mal 3.17). La rédemption reçue par la foi n'est pas pour un temps : Christ a « obtenu une rédemption éternelle » (Hé 9.12), et ce qui est éternel ne peut finir.

Paul ajoute qu'il s'attendait à ce que les croyants soient « affermis jusqu'à la fin, irréprochables ». Être gardé saint vaut mieux qu'être simplement gardé sauf. Quelle tristesse de voir des croyants tomber d'un faux pas à l'autre ! Ils n'ont pas cru au pouvoir du Seigneur de les rendre irréprochables. Leurs vies ressemblent à une suite de chutes ; ils ne sont jamais entièrement à terre, mais rarement debout. Cela ne convient pas à un enfant de Dieu : il est invité à « marcher avec Dieu » (Ge 5.24) et, par la foi, il peut persévérer dans la sainteté. Le Seigneur est capable, non seulement de nous sauver de l'enfer, mais de nous « préserver de toute chute » (Jud 24). Il est écrit : « Le péché ne dominera pas sur vous » (Ro 6.14). Il peut garder les pieds de ses saints (1 S 2.9). Si nous nous confions en lui, il le fera. Par sa grâce, nous pouvons garder nos vêtements sans tache, car « sans la sainteté, nul ne verra le Seigneur » (Hé 12.14).

L'apôtre prophétise pour eux ce que nous devons aussi rechercher : « Être conservés irréprochables jusqu'au jour de notre Seigneur Jésus-Christ. » Certaines traductions disent « sans reproche », ou « irréprochables », voire « inattaquables ». Que Dieu fasse qu'au dernier jour, aucun ne puisse contester notre appartenance au Seigneur ! Nous avons des faiblesses à pleurer, mais non celles qui prouvent que nous sommes hors de Christ. Le Saint-Esprit peut former en nous un caractère pur et transparent, comme

celui de Daniel, contre qui on ne pouvait trouver aucun motif d'accusation, sinon dans la fidélité à son Dieu (Da 6.5). Le Seigneur pourra dire de bien des croyants, comme de Job : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a personne comme lui sur la terre ; c'est un homme intègre et droit, craignant Dieu, et se détournant du mal » (Job 1.8).

C'est là le triomphe des saints : suivre l'Agneau partout où il va, en gardant une marche droite devant Dieu. Puisse nous ne jamais nous détourner en des chemins tortueux, donnant ainsi au diable l'occasion de blasphémer. De tout vrai croyant il est écrit : « celui qui est né de Dieu se garde lui-même, et le malin ne le touche pas » (1 Jn 5.18). Que cela soit vrai de nous !

Toi, mon ami qui débutes dans la vie de foi, le Seigneur peut te donner un caractère irréprochable. Même si tu as beaucoup péché, il peut te délivrer de toute puissance d'habitude mauvaise et faire de toi un modèle de pureté. Il peut te rendre non seulement moral, mais saint — te faire haïr tout chemin mensonger et poursuivre tout ce qui est saint. N'en doute pas. Le plus grand pécheur peut devenir aussi pur que le plus grand saint, car tout est grâce. Crois-le, et selon ta foi il te sera fait.

Oh, quelle joie ce sera d'être trouvé sans reproche au jour du jugement ! Nous chantons à bon droit ce cantique :

Debout, hardi, je me tiendrai
En ce grand jour d'éternité ;
Qui pourra m'accuser encore,
Puisque ton sang m'absout, Seigneur,
Du péché, de sa honte et de sa mort ?

Quel bonheur ce sera de se tenir avec assurance, quand le ciel et la terre s'enfuiront devant le visage du Juge ! Ce bonheur appartiendra à quiconque s'appuie uniquement sur la grâce de Dieu en Jésus-Christ, et, par cette grâce, mène un combat continu contre le péché.

Pourquoi les saints persévèrent

L'espérance qui remplissait le cœur de Paul à propos des frères de Corinthe — cette confiance qu'ils seraient affermis jusqu'à la fin — est une source profonde de consolation pour tous ceux qui tremblent quant à leur avenir. Mais pourquoi Paul croyait-il que ces croyants seraient ainsi gardés jusqu'à la fin ?

Remarquons qu'il donne la raison de sa certitude :

« Dieu est fidèle, lui qui vous a appelés à la communion de son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur » (1 Co 1.9).

L'apôtre ne dit pas : « Vous êtes fidèles. » Hélas ! la fidélité humaine est une chose bien fragile, un roseau brisé. Il ne dit pas non plus : « Vous avez de fidèles ministres pour vous guider, et c'est pourquoi je crois que vous serez gardés. » Non ! Si nous étions

gardés par des hommes, nous serions bien mal gardés. Il dit : « Dieu est fidèle. » Si nous sommes trouvés fidèles, c'est parce que Dieu est fidèle. Sur la fidélité de notre Dieu d'alliance repose tout le poids de notre salut. C'est là le pivot, le fondement solide, la pierre angulaire. Nous sommes changeants comme le vent, faibles comme l'eau, fragiles comme une toile d'araignée. Aucune confiance ne peut être placée dans nos qualités naturelles ou nos acquis spirituels ; mais Dieu demeure fidèle.

Il est fidèle dans son amour — sans ombre de variation ni changement. Il est fidèle dans ses desseins — il ne commence pas une œuvre pour l'abandonner ensuite. Il est fidèle dans ses relations : comme Père, il ne renie pas ses enfants ; comme Ami, il ne trahit pas ses bien-aimés ; comme Créateur, il ne délaisse pas l'œuvre de ses mains. Il est fidèle à ses promesses — aucune d'elles ne tombera à terre. Il est fidèle à son alliance, scellée dans le sang de son Fils. Il est fidèle à son Fils lui-même — il ne permettra pas que son sang soit répandu en vain. Il est fidèle à son peuple, auquel il a promis la vie éternelle, et dont il ne se détournera jamais.

Cette fidélité de Dieu est le fondement et la pierre de touche de notre espérance en la persévérance finale. Les saints persévèrent dans la sainteté parce que Dieu persévère dans la grâce. Il continue de bénir, et c'est pourquoi ils continuent d'être bénis. Il garde les siens, et c'est pourquoi ils gardent ses commandements. Voilà un terrain solide où poser le pied — et qui s'accorde merveilleusement avec le titre de ce livre : « Tout par grâce. » Car c'est bien la grâce et la miséricorde infinies qui sonnent la première note du salut, et les mêmes cloches célestes résonnent jusqu'à la fin du jour de grâce.

Tu vois donc que les raisons de notre assurance ne se trouvent pas en nous, mais en Dieu — et elles y abondent surabondamment.

Elles résident d'abord dans ce que Dieu a déjà fait. Il est allé si loin dans sa bienveillance qu'il ne peut revenir en arrière. Paul nous rappelle qu'il nous a « appelés à la communion de son Fils Jésus-Christ. » L'a-t-il fait ? Alors cet appel ne peut être révoqué : « Dieu ne se repent pas de ses dons et de son appel » (Ro 11.29). Ceux qu'il appelle efficacement, il ne les rejette jamais : « ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés » (Ro 8.30).

Cet appel est plus qu'une invitation générale : c'est un appel particulier, qui découle de l'amour éternel et garantit la possession de ce à quoi nous sommes appelés. Il en est de cet appel comme des paroles adressées à Israël : « Toi, que j'ai pris aux extrémités de la terre, et que j'ai appelé d'une contrée lointaine, à qui j'ai dit : tu es mon serviteur, je te choisis, et ne te rejette point ! » (És 41.9).

L'appel de Dieu est un argument irrésistible pour notre préservation et notre gloire future, car il nous a appelés à la communion — c'est-à-dire à la participation — de son Fils Jésus-Christ. Quelle vérité profonde ! Si tu es réellement appelé par la grâce, tu es devenu partenaire de Jésus-Christ, uni à lui dans une même destinée. Il a porté tes péchés dans son corps sur le bois, et il t'a revêtu de sa justice. Tu es à Christ, et Christ est à toi. Comme Adam représentait toute sa descendance, Jésus représente tous ceux qui sont en lui. Comme l'époux et l'épouse ne font qu'un, ainsi Jésus est un avec ceux

qui lui appartiennent par la foi. Plus encore : nous sommes membres de son corps, unis à lui par une union vivante et indissoluble. Par cette union, Dieu nous a donné le gage de notre affermissement jusqu'à la fin.

Séparés de Christ, nous serions des unités fragiles, promises à la ruine. Mais unis à lui, nous participons à sa nature et à sa vie immortelle. Notre destinée est liée à la sienne : tant qu'il ne peut être détruit, nous ne pouvons périr.

Médite souvent cette communion avec le Fils de Dieu, car ton espérance tout entière y repose. Tu ne peux être pauvre tant que Jésus est riche, car tu es son associé. La disette ne peut t'atteindre, car tu partages les trésors de celui qui possède le ciel et la terre. Tu ne peux échouer : certes, l'un des associés (toi) est ruiné et incapable de payer la moindre dette, mais l'autre (le Christ) est infiniment riche ! Dans cette alliance, tu es au-dessus des crises du monde, des changements du temps, et même de la fin des temps. En t'appelant à la communion de son Fils, Dieu t'a placé dans une position de sécurité infaillible.

Si tu crois vraiment, tu es un avec Jésus — et donc, tu es en sécurité. Cela ne peut être autrement. Tu seras affermi jusqu'à la fin, car Dieu t'a uni à son Fils d'une manière irrévocable. Christ et le croyant sont dans la même barque : tant que Jésus ne coule pas, tu ne te noieras pas. Il a pris ses rachetés dans une telle union avec lui qu'il faudrait d'abord le vaincre, l'humilier, l'abattre, avant que le moindre de ses enfants puisse être perdu. Son nom est à la tête de l'alliance, et tant qu'il demeure honoré, nous sommes à l'abri de tout échec.

Ainsi donc, avançons avec confiance dans l'avenir, éternellement unis à Jésus. Si le monde s'écrie : « Qui est celle qui monte du désert appuyée sur son bien-aimé ? » (Ct 8.5), nous répondrons avec joie : « C'est moi, l'Église, qui m'appuie sur mon Sauveur. » Oui, nous nous appuyons sur Jésus, et nous voulons le faire toujours davantage.

Notre Dieu fidèle est une source intarissable de joie, et notre communion avec le Fils de Dieu, un fleuve plein de délices. En sachant cela, comment serions-nous découragés ? Nous nous écrions plutôt avec l'apôtre : « Qui nous séparera de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur ? » (Ro 8.39).

Conclusion

Si, mon lecteur, tu n'as pas suivi pas à pas les pages que tu viens de lire, j'en suis profondément attristé. Lire un livre ne vaut guère si les vérités qu'il contient ne sont ni saisies, ni appropriées, ni mises en pratique. Ce serait comme contempler un étalage de nourriture et demeurer affamé faute d'en manger soi-même. En vain, cher lecteur, nous nous serions rencontrés, si tu n'as pas réellement saisi le Christ Jésus, mon Seigneur.

De mon côté, j'avais un désir sincère de t'être utile, et j'ai fait de mon mieux pour cela. Il me peine de n'avoir pu t'apporter du bien, car j'en avais ardemment souhaité le privilège. Lorsque j'ai écrit cette page, je pensais à toi. J'ai posé ma plume, je me suis

agenouillé, et j'ai prié pour tous ceux qui la liraient. Je suis fermement convaincu que beaucoup recevront une bénédiction par ces lignes, même si tu refuses d'en faire partie. Mais pourquoi refuserais-tu ? Si tu ne veux pas de la grâce que je t'ai offerte, rends-moi du moins cette justice : ta perte éternelle ne sera pas de ma faute. Quand nous nous tiendrons devant le grand trône blanc, tu ne pourras pas dire que j'ai parlé à la légère ni que j'ai négligé ton âme. Dieu le sait : j'ai écrit chaque ligne pour ton bien éternel.

Je te tends maintenant, en esprit, la main. Je te la serre avec affection. Sens-tu mon étreinte fraternelle ? Les larmes me montent aux yeux en te disant : pourquoi mourrais-tu ? Ne donneras-tu pas une pensée à ton âme ? Vas-tu périr par pure négligence ? Oh, ne fais pas cela ! Réfléchis sérieusement à ces choses solennelles, et assure ton éternité ! Ne refuse pas Jésus — son amour, son sang, son salut. Pourquoi le ferais-tu ? Peux-tu le faire ?

Je t'en supplie : ne détourne pas ton cœur de ton Rédempteur !

Mais si, au contraire, mes prières ont été exaucées, et que toi, mon lecteur, tu aies été conduit à te confier en Jésus-Christ et à recevoir de lui le salut par grâce, alors garde précieusement cette doctrine et ce mode de vie. Que Jésus soit ton tout en tout, et que la grâce gratuite soit ta seule ligne de conduite. Il n'y a pas de vie comparable à celle de l'homme qui vit dans la faveur de Dieu. Recevoir tout comme un don préserve l'esprit de l'orgueil religieux et du désespoir coupable. Cela réchauffe le cœur d'amour reconnaissant, et cet amour est infiniment plus agréable à Dieu que toutes les œuvres dictées par la peur. Ceux qui espèrent être sauvés en faisant de leur mieux ignorent cette ferveur joyeuse, cette paix filiale, cette joie sainte qui naît du salut reçu par pure grâce. L'esprit servile de l'auto-justification ne peut rivaliser avec la liberté du fils adopté.

Il y a plus de vraie vertu dans un seul élan de foi que dans toutes les peines des esclaves de la loi ou dans les interminables efforts des dévots qui voudraient grimper au ciel par les échelons des cérémonies. La foi est spirituelle — et Dieu, qui est Esprit, s'en réjouit. Des années de prières mécaniques, de cultes, de rites et d'observances peuvent n'être qu'une abomination devant l'Éternel ; mais un simple regard de foi sincère est un culte véritable, et il lui est précieux. « Ce sont là les adorateurs que le Père demande » (Jn 4.23). Prends donc garde avant tout à l'homme intérieur, au spirituel : tout le reste suivra.

Et si tu es sauvé toi-même, veille aux âmes des autres. Ton cœur ne prospérera pas s'il n'est rempli d'un profond désir de bénir ton prochain. La vie de ton âme repose sur la foi ; sa santé, sur l'amour. Celui qui ne brûle pas du désir de conduire d'autres à Jésus n'a jamais connu le feu de l'amour divin. Mets-toi à l'œuvre pour le Seigneur — l'œuvre d'amour. Commence chez toi. Puis va vers tes voisins. Éclaire ta rue, ton village. Sème la Parole de Dieu partout où ta main peut la répandre.

Lecteur, rencontre-moi au ciel ! Ne descends pas en enfer. Il n'y a pas de retour possible de ce lieu de misère. Pourquoi choisirais-tu la voie de la mort, quand la porte du ciel t'est grande ouverte ? Ne refuse pas le pardon gratuit, le salut complet que Jésus accorde à tous ceux qui se confient en lui. Ne tarde pas. Tu as assez remis à plus tard :

passé à l'action. Crois en Jésus maintenant — pleinement, immédiatement, résolument.
Approche-toi de ton Seigneur aujourd'hui, oui, aujourd'hui même.

Souviens-toi, ô âme, cela peut être maintenant ou jamais. Que ce soit maintenant!
Ce serait affreux que ce soit jamais.

Encore une fois, je t'en conjure : rencontre-moi au ciel.